COLLECTION D'AVENTURES 40c

LA VALLÉE DES CERFS

COLLECTION D'AVENTURES 3, Rue de Rocroy, Paris (10e)

354

« COLLECTION D'AVENTURES »
ABONNEMENTS
UN AN: PARIS, DÉPARTEMENTS ÉTRANGER, 25 FR. Compte chèque postal 239.10

LE TRÉSOR DU LAC D'ARGENT

La Vallée des Cerfs

par

Jean Aleyrac

PARIS
ÉDITION DE LA COLLECTION D'AVENTURES
3, RUE DE ROCROY, 3

854

LA VALLÉE DES CERFS

CHAPITRE I

À la tête des trois cents guerriers que lui avait donnés Nanap-Neav, le chef suprême des Utahs, le Grand-Loup avait nuitamment attaqué le camp des Visages-Pâles.

Ceux-ci, leurs sentinelles enlevées avant qu'elles eussent eu le temps de pousser le moindre cri d'alarme, et surpris en plein sommeil, n'avaient pu opposer qu'une faible résistance, et moins d'une demi-heure plus tard, tous les blancs, garrottés, étaient au pouvoir des Indiens.

Mais c'était en vain que ces derniers avaient essayé de retrouver le fusil magique de Great-Shatterhand, et des craintes superstitieuses étaient venues les assaillir.

Bientôt, vainqueurs et vaincus s'acheminaient vers le camp des Utahs.

Toutefois le Grand-Loup s'était trompé en s'imaginant que toute la bande de Great-Firehand était prisonnière. Deux de celle-ci lui avaient échappé : Tante Droll et Frank-le-Boiteux.

Frank voulait courir au secours des blancs attaqués, mais le Normand lui avait enjoint de se tenir tranquille en lui disant :

— Soyons prudents. Rendons-nous d'abord compte de ce qui s'est passé. Nous verrons ensuite à agir…

Ils réussirent à gagner silencieusement un point d'où l'on pouvait apercevoir le théâtre de la lutte. Malgré l'obscurité, tante Droll reconnut aussitôt la position critique de ses camarades attaqués. Les Utahs s'agitaient autour d'eux, pullulant comme d'innombrables ombres dansantes. Des coups de feu détonèrent.

— Suis-moi doucement, souffla Droll à Frank. Juste devant nous, à la sortie de ce cañon, la voie est libre. Le tumulte est maintenant si grand que les Yutes ne pourront nous remarquer. On va traverser l'eau et se défiler en sourdine.

Souple comme un roseau, en dépit de sa rotondité assez prononcée, tante Droll glissait agilement dans l'ombre en s'aplatissant contre la paroi rocheuse de la gorge. Il passa à proximité de Great-Shatterhand. Frank le suivait. La main de ce dernier rencontra un objet dur. Au toucher, il reconnut la merveilleuse carabine Henry. L'étreignant alors fortement, il la tira et l'emporta.

Droll et Frank eurent la chance de franchir le ruisseau sans accident. Le premier saisit alors la main du second et le tira derrière lui. Le tapage et les ténèbres protégeaient leur fuite. Au bout d'un certain temps, le Normand finit enfin par faire halte. Il épongea son front humide.

— Là ! fit-il. Reposons-nous.

Frank haletait.

— Pourquoi m'as-tu entraîné ? demanda-t-il d'un ton plein de reproches.

— Hein ?

— Oui. Pourquoi as-tu lâchement décampé en me remorquant ?

— Ah ! elle est bonne celle-là ! s'esclaffa Droll.

— C'est abominable d'abandonner ainsi des camarades dans le danger, poursuivit sévèrement Frank.

— Ne t'en fais donc pas, mon ami, répondit tante Droll en se tenant les côtes.

— Je t'en veux de m'avoir empêché de sauver les camarades.

— Ah ! Tu voulais les sauver ? Fallait le dire, mon cher, riposta le Normand qui riait toujours. Et comment voulais-tu les sauver, s'il te plaît ?

— La belle question ! En tapant à tour de bras sur les sauvages.

— Hi-hi-hi ! Ha-ha-ha ! fit Droll pour toute réponse.

Hobble-Frank se fâcha.

— Hi-hi-hi ! Ha-ha-ha ! imita-t-il d'un ton nargueur. Hi-hi-hi ! Ha-ha-ha ! Ce n'est point en faisant des gorges chaudes que tu effaceras ta conduite. Si tu te crois spirituel en braillant comme un âne, tu te trompes !

— Alors, reprit Droll dès qu'il put parler, tu voulais sauver les camarades en tapant à tour de bras sur les sauvages ?

Il se remit à rire de plus belle. Frank haussa les épaules sans répondre.

— Écoute ! fit tout à coup le Normand en reprenant son sérieux. Ce n'est pas pour te complimenter, mais tu me fais en ce moment l'effet d'un rude dindon. T'imaginerais-tu que les Yutes auraient reçu tes coups en te remerciant. Ils étaient en nombre considérable… deux cent cinquante au moins, autant que j'en ai juger dans cette noirceur. Qu'aurions-nous pu faire à nous deux contre eux tous, hein ? On nous eût capturés avec les autres membres de notre troupe. Beau résultat, ma parole ! Si c'est là ce que tu appelles « sauver les camarades », je te félicite ! Apprends, fiston, qu'il est des cas où la ruse vaut infiniment mieux que la plus intrépide bravoure. Allons, viens !

Il saisit le bras de Frank et l'entraîna.

— Tiens ! fit-il tout à coup sans achever son geste. Tu as deux fusils !

— Oui. Le mien et celui de Great-Shatterhand, que j'ai pu ramasser en passant près de lui.

— Bravo ! Le fusil magique pourra nous rendre de fameux services. Sauras-tu l'employer, au moins ?

— Bien sûr ! J'ai été assez longtemps avec Great-Shatterhand pour connaître sa carabine.

— Filons !

Éclairé par la lune, tante Droll guida son compagnon au travers des rochers. Au bout d'une demi-heure environ de marche, il s'engagea au long d'un petit défilé et eut bientôt la surprise d'apercevoir des arbres.

Ils entrèrent dans le bois et cheminèrent lentement entre les arbres. La zone boisée s'élargissait surtout vers leur droite. En suivant cette direction, ils distinguèrent inopinément de nombreuses lueurs.

— Fichtre murmura tante Droll. Que de feux ! Il y a là un important campement. Je m'en doutais ! Je suppose que ce sont les Utahs. Sans doute s'y seront-ils réunis pour aller combattre les Navajos. Ils doivent se trouver ici au nombre de plusieurs centaines.

— N'importe ! dit Frank. Il faut quand même continuer à avancer pour savoir à quoi nous en tenir sur le sort de nos infortunés camarades.

Une clameur de triomphe rompit tout à coup le silence.

— Là ! fit Droll. Les brigands amènent leurs prisonniers. Grand-Loup vient du nord et nous du sud. Approchons-nous en rampant.

Ce fut ainsi qu'ils gagnèrent le pied d'un immense rocher perpendiculaire formant la frontière orientale de la forêt. L'un devant l'autre, ils se glissèrent au long. Les lueurs brillaient maintenant à leur gauche et ils ne tardèrent pas à voir le petit lac sur la rive duquel brûlait le feu des chefs.

— Une pièce d'eau ! murmura Droll. C'était à prévoir. Dans cette région rocheuse, il faut toujours s'attendre à rencontrer de l'eau là où il y a des bois. Impossible d'aller plus loin, puisque ce lac s'étend jusqu'au rocher. Nous devons donc dévier vers la gauche.

Tante Droll et Hobble-Frank se trouvaient alors à l'extrémité méridionale de la pièce d'eau. Le feu des chefs brillait sur le rivage occidental.

Rampant opiniâtrement, le Normand et son compagnon côtoyèrent le lac jusqu'à un arbre majestueux dont les branches inférieures

s'étendaient à hauteur d'homme. Comme ils y arrivaient, un Peau-Rouge jeta une brassée de bois sur le feu des chefs. D'ardentes flammes jaillirent, illuminant les prisonniers blancs que conduisaient triomphalement les guerriers yutes, Grand-Loup en tête.

— Ma foi ! nous tombons à pic ! déclara Droll. La représentation va commencer. Sais-tu grimper, Frank ?

— Je crois bien ! Comme un écureuil !

— Montre-moi donc un échantillon de ton talent en te juchant au faîte de cet arbre. De là-haut nous verrons à l'œil tout le spectacle.

En moins de cinq minutes, ils étaient confortablement installés sur leur perchoir où ne risquaient point de les découvrir les plus perçants regards indiens, tant le feuillage les dissimulait parfaitement.

On avait délié les jambes des captifs afin de leur permettre de pouvoir marcher. Le cortège stoppa en face de Nanap-Neav, le vieux capitaine. Grand-Loup s'assit à côté des autres chefs. Les plumes d'aigle décoraient de nouveau sa chevelure. Sa récente victoire l'autorisait à exhiber, derechef, l'insigne de la bravoure victorieuse. Ses prunelles féroces se fixaient avidement sur les Visages-Pâles, mais il ne disait rien. Nanap-Neav possédait seul le droit de parler le premier.

Le vieux capitaine examinait les captifs avec une majestueuse lenteur. Son regard finit par se poser sur Winnetou.

— Qui es-tu donc ? lui demanda-t-il d'un ton dédaigneux. As-tu un nom, et comment s'appelle le chien galeux que tu nommes ton père ?

Sans doute pensait-il que le fier Apache conserverait un méprisant silence. Si telle était son attente, grande dut être sa déception, car, d'une voix claironnante, Winnetou répliqua :

— Celui qui ne me connaît pas n'est qu'un misérable ver aveugle, bon tout au plus à ramper dans la fange et à se repaître d'ordures. Puisque tu l'ignores, apprends que je suis Winnetou, le chef des Apaches.

— Toi, un chef ! fit ironiquement le vieillard. Allons donc ! Tu n'es qu'un cadavre de rat crevé ! Tous ces Visages-Pâles recevront l'honneur de mourir au poteau de torture, mais pas toi. On te jettera à l'eau où te dévoreront les grenouilles et les écrevisses.

— Nanap-Neav est âgé, répondit avec calme Winnetou. Il a franchi de nombreux étés et hivers et doit avoir une grande expérience ; néanmoins, il ignore encore que Winnetou ne permet à quiconque de le bafouer. Le chef des Apaches est prêt à endurer sans sourciller toutes les douleurs physiques, mais il ne supportera jamais les outrages d'un Yute.

— Comment pourrais-tu te révolter ! questionna narquoisement l'ancien. Tes membres ne sont-ils pas attachés ?

— Je vois que Nanap-Neav trouve facile de m'injurier. Il est libre et bien armé. Je suis captif et garrotté. Sa conduite est indigne. Un fier guerrier aurait honte de parler comme le fait Nanap-Neav. Tant pis pour Nanap-Neav ! Il devra subir les conséquences de sa lâcheté.

— Quelles conséquences ? reprit le vieillard d'un ton de plus en plus moqueur. Ton nez aurait-il déjà flairé le cadavre que sera bientôt ton corps et dont se détournera le vautour lui-même. Alors tu n'es qu'un hideux chacal qui…

Nanap-Neav n'acheva pas l'insulte. Un assourdissant hurlement d'effroi s'échappa des gosiers yutes. D'un bond, Winnetou se précipitait sur le vieux chef. D'un coup de tête en pleine poitrine, il l'abattit et retourna tranquillement à sa place.

— Winnetou a prévenu Nanap-Neav ! cria-t-il. Nanap-Neav n'a pas voulu entendre. Il n'offensera plus jamais Winnetou.

En effet, car le vieillard yute était mort. Il gisait à deux mètres du feu, le crâne fracassé. Les Utahs s'avancèrent. Grand-Loup se leva. D'un geste impérieux, il arrêta l'élan des guerriers.

— Arrière ! commanda-t-il, l'Apache a tué Nanap-Neav pour recevoir une mort rapide. Il s'est trompé. Avant de mourir, il souffrira toutes les tortures imaginables. Qu'on ensevelisse le vieux capitaine dans sa couverture. Il ne faut pas que les regards des chiens blancs puissent troubler son esprit au cours du grand voyage qui le mènera chez l'omnipotent Manitou. Tous les Visages-Pâles seront sacrifiés sur la tombe de Nanap-Neav. Great-Firehand et Great-Shatterhand auront l'honneur d'être enterrés vivants avec lui. Ils l'escorteront jusque dans les « éternels terrains de chasse » où ils demeureront à son service pendant l'éternité.

Les captifs furent emmenés dans une petite clairière au centre de laquelle était allumé un feu qu'entretenait un Indien assis devant. Quand les pieds des prisonniers furent attachés, douze guerriers armés se postèrent autour d'eux entre les arbres.

De leur poste d'observation, Droll et Frank avaient pu fort commodément suivre du regard toutes les péripéties du drame. Ils se trouvaient à cent cinquante pas environ du feu des chefs, de sorte qu'ils avaient entendu la plupart des paroles échangées par les Yutes et leurs captifs.

— Il faut maintenant nous approcher des nôtres, murmura tante Droll. Descendons.

Tout en se glissant doucement au long du tronc, le Normand remarqua tout à coup que les biens des blancs étaient apportés, puis déposés en face des chefs qui ne leur jetèrent qu'un regard distrait. Ce détail révélait à tante Droll que le partage était remis à plus tard.

— Tant mieux ! se dit-il. On saura où dénicher des armes.

L'un derrière l'autre, ils atteignirent en rampant l'endroit où veillaient les sentinelles. Tapis au pied d'un énorme tronc d'arbre, les guetteurs examinèrent à loisir la position.

L'Indien chargé d'alimenter le feu était allé glapir avec les autres autour du cadavre de Nanap-Neav. Plusieurs des gardes l'avaient imité. Les flammes très basses ne projetaient plus qu'une faible lueur. À peine discernait-on les prisonniers étendus sur le sol.

Tante Droll rampa quelques mètres à gauche, puis à droite sans apercevoir de gardiens. Tranquillisé, il rejoignit Frank.

— L'instant me paraît propice, murmura-t-il. Vois-tu Great-Shatterhand ?

— Oui. C'est lui le premier de notre côté.

— Bon ! File auprès de lui où tu demeureras immobile comme si tu étais attaché.

— Et toi ?

— Je vais rejoindre Winnetou et Great-Firehand qui sont couchés là-bas.

— C'est périlleux.

— Pas plus que ce qu'il te faut faire.

C'est Great-Shatterhand qui se réjouira de retrouver sa carabine. Déguerpis, mon vieux ! Au revoir !

Hobble-Frank n'avait guère qu'une huitaine de mètres à parcourir pour atteindre le grand chasseur. Justement, les dernières flammes du feu abandonné s'éteignaient en vacillant. C'est à peine si l'on parvenait à distinguer les prisonniers étendus dans la végétation. Un des gardiens s'éloigna, rapporta du bois et s'approcha des braises rouges afin de les ranimer. Toutefois, avant que la lumière se reprît à briller, Droll et Frank gagnaient leurs destinations respectives. Le boiteux s'allongea près de Great-Shatterhand, poussa la carabine Henry vers son voisin, puis plaça ses bras derrière son dos pour faire croire aux sentinelles qu'il les avait liés comme les autres.

— C'est toi, Frank ! fit Great-Shatterhand à voix basse. Où est Droll ?

— Il gît dans le voisinage immédiat de Great-Firehand et de Winnetou.

— Je vous attendais. Quand les Yutes allumèrent leur feu dans le cañon, je remarquai votre absence et devinai que vous alliez tenter de nous délivrer.

— Heureusement que les sacripants ne nous ont pas pincés ! Que seriez-vous devenus ?

— Qui le saurait dire ? C'est aux plus hardis qu'appartient le monde, ne l'oublie pas.

La partie entre les Utahs et nous n'était pas complètement jouée… Tiens, regarde !

La main droite de Great-Shatterhand serra le bras gauche de Frank.

— Délié ! murmura ce dernier stupéfait.

— Oui. Je viens de me libérer les poignets. Grâce à l'intervention d'un canif dissimulé au fond d'une poche secrète, j'allais trancher les liens de mes jambes au moment où tu es arrivé ! Ensuite, le couteau furtivement passé de l'un à l'autre aurait délivré toute notre troupe à l'insu des sentinelles. Puis nous nous serions précipités vers les armes entassées à proximité des chefs…

— À présent, qu'allons-nous faire ? questionna Frank.

— Commencer par rendre la liberté des mouvements à tout notre monde.

— C'est compréhensible… Mais après ? Sans doute courrons-nous prendre nos armes, puis nos chevaux, et psst…

— Non pas, déclara Great-Shatterhand. Nous resterons tranquillement où nous sommes.

— Plaisantez-vous ?

— Aucunement.

— S'il en est ainsi, les sauvages pourront bientôt se féliciter d'avoir fait une excellente affaire, car, dès que paraîtra le soleil, ils ne manqueront pas de remarquer deux prisonniers de plus qu'ils n'en capturèrent au fond du grand cañon.

— Ne te tourmente donc point, mon ami. Tu dois bien supposer que je n'ai pas plus que toi envie d'être scalpé par ces messieurs. Nous fuirons, mais d'une manière pouvant garantir le succès de notre départ. En nous élançant, comme tu le proposes, vers nos armes et nos chevaux, nous risquerions d'être vaincus par le nombre. Notre évasion sera protégée par les chefs eux-mêmes… Silence, maintenant ! Les flammes baissent de nouveau. C'est l'instant de remuer les bras sans craindre d'être surpris par les gardes.

Tout en parlant, il tirait son canif. Ayant coupé les attaches de ses pieds, il tendit le bras, trancha les liens emprisonnant les mains de son voisin de gauche et remit l'instrument à ce dernier qui opéra comme l'avait fait Great-Shatterhand.

Quand tous les membres de la troupe furent libérés, on repassa le canif à Great-Shatterhand pour lui annoncer la fin de l'opération. Le chasseur fit alors transmettre de bouche en bouche l'ordre de se précipiter en masse vers les chefs installés au bord du lac dès qu'il aurait complètement éteint le feu.

— Pourquoi éteindre le feu ? interrogea Frank.

— Pour éviter les balles que ne manqueront point de nous expédier les sentinelles en nous voyant déménager sans leur permission.

— Mais comment ferez-vous ? Le bonhomme est revenu s'asseoir devant. Sans doute en avait-il assez de miauler avec les autres. Il n'a pas l'air d'être pressé de s'en aller.

— Je l'espère bien, car j'ai besoin de lui pour me servir d'éteignoir… Là ! Le voici en train de se pencher pour remettre du bois… Attention !...

Bondissant avec une légèreté et une souplesse vraiment extraordinaires, Great-Shatterhand se jeta sur l'homme. D'un coup de poing sur la nuque, il le renversa au milieu du foyer, puis le fit rouler deux ou trois fois sur le feu, qui s'éteignit immédiatement. Cette scène s'était déroulée si vite, que les ténèbres ensevelissaient tout l'emplacement des captifs avant que les sentinelles pussent comprendre ce qui survenait. Elles ne saisirent le fin mot de l'affaire qu'en s'apercevant de la levée en masse des blancs, mais leurs cris d'alarme retentirent trop tard. Les prisonniers, avec Great-Shatterhand en tête, couraient comme des dératés vers le lac. Ils ne pouvaient plus être arrêtés.

Les chefs devisaient toujours avec animation autour de leur feu, détaillant avec une indicible joie les tourments qu'ils se promettaient de faire subir aux Visages-Pâles.

Les cris des gardiens les firent subitement tressauter. Presque aussitôt un battement de

pieds leur faisait brusquement tourner la tête… Quelques secondes de plus et ils gisaient tous à terre, désarmés, solidement garrottés.

CHAPITRE II

Great-Shatterhand et ses compagnons se jetèrent sur leurs armes. Sans se préoccuper de savoir à qui appartenaient les objets dont ils s'emparaient au hasard, ils s'armèrent au galop.

En émergeant d'entre les arbres, les sentinelles eurent la surprise de voir leurs chefs tous ligotés sur le sol. Auprès d'eux s'agenouillaient quelques rudes gaillards qui brandissaient de menaçants poignards. Derrière ce groupe se tenaient les autres blancs, les fusils épaulés, prêts à partir.

Les gardes reculèrent avec épouvante en poussant des hurlements qui ameutèrent les guerriers massés à proximité du cadavre de Nanap-Neav. Ils s'élancèrent en rangs compacts vers le lac.

— Halte ! tonna Great-Shatterhand. Si vous avancez d'un seul pas, vos capitaines seront instantanément poignardés.

— Ne bougez pas ! hurla vivement Grand-Loup à ses *braves*. Je vais m'expliquer avec les Visages-Pâles.

— Nous ne voulons point avoir affaire à toi, riposta Great-Shatterhand. Que tes frères parlent s'ils le désirent.

— Pourquoi pas moi ?

— Parce que ta langue ne sait dire que des mensonges.

— Je dirai la vérité.

— Tu m'as trop de fois trompé pour que je puisse maintenant croire en ta parole. Tantôt, tu m'as défendu de parler avant d'être interrogé. À présent, les rôles sont intervertis. C'est toi le prisonnier et moi le vainqueur. À toi d'obéir et à moi de commander. Je t'ordonne donc de te taire. Si tu t'avises de prononcer le moindre mot sans autorisation, un couteau percera ton cœur.

C'est compris, je suppose ?... Voyons, toi, comment t'appelles-tu ?

Cette dernière question s'adressait au plus âgé des chefs yutes.

— Kunpui (Cœur-de-Feu) est mon nom, répondit celui-ci. Rends-moi la liberté et je consentirai à m'entretenir avec toi.

— Tu ne redeviendras libre qu'après notre conversation, et ce, à la condition de nous satisfaire entièrement.

— Que désires-tu ? La liberté pour toi et les tiens ?

— Non. La liberté, nous l'avons reconquise et nous saurons nous arranger de façon que vous ne nous la repreniez plus. Commande à cinq de tes meilleurs guerriers de venir ici.

— Pourquoi faire ?

— Tu le sauras plus tard. Appelle d'abord tes *braves*, sinon, gare aux poignards !

— Laisse-moi le temps de réfléchir.

— Hâte-toi.

Pendant que Cœur-de-Feu se creusait vainement la cervelle dans l'espoir de trouver le moyen de rouler les blancs, ceux-ci profitaient du répit pour s'équiper convenablement. Chacun reprit ses biens et l'on constata que nombre d'objets faisaient défaut.

Kunpui se décida finalement à prononcer cinq noms. Ceux qui les portaient se désarmèrent et avancèrent vers le feu. Ils s'assirent à proximité des chefs et attendirent, s'imaginant évidemment qu'on allait les charger de quelque mission honorable.

Great-Shatterhand ramassa négligemment sa carabine qu'il avait déposée dans l'herbe afin de ligoter un chef. À la vue de l'arme que l'on avait tant cherchée dans le cañon, Grand-Loup eut un violent haut-le-corps.

— Le fusil magique ! s'écria-t-il. Le fusil magique ! Il réapparaît ! Les esprits l'ont transporté dans l'air ! Que personne n'y touche ! Il nous tuerait !

— Le fusil magique ! Le fusil magique ! répétaient les Yampa-Utahs groupés sous les arbres.

Tous paraissaient terrifiés.

Ayant ordonné à Ovuts-Àvaht de se taire, Great-Shatterhand s'adressa à Cœur-de-Feu.

— Écoute, dit-il. Voici ce que nous exigeons : bien des choses nous manquent. C'est vous qui les avez et il faudra nous les rendre. À l'aurore, nous partirons d'ici en emmenant les chefs et ces cinq guerriers comme otages. Dès que nous aurons la certitude d'être à l'abri de votre haine, nous rendrons la liberté à tous et leur permettrons de revenir ici.

— *Uff !* Tu es beaucoup trop exigeant, répliqua Cœur-de-Feu. Nous ne pouvons te donner satisfaction. Nul guerrier rouge vraiment brave ne saurait accepter de devenir l'otage des Visage-Pâles.

— Pourquoi ? Est-il donc plus désagréable d'être un otage auquel la liberté est promise sous condition qu'un prisonnier menacé de perdre l'existence ? Il n'y aurait pour vous aucune honte à nous accompagner un jour durant, puis à retourner auprès de vos frères.

— Je ne suis pas de ton avis. Notre situation est honteuse, très honteuse. Les Visages-Pâles étaient en notre pouvoir. Ils devaient périr au poteau de torture. Tous les Utahs en eussent récolté une gloire impérissable. Et voilà qu'à présent, c'est nous qui sommes prisonniers des blancs. Avant, tu étais obligé de nous obéir ; maintenant, c'est toi qui nous dictes les lois.

— À qui la faute ? Vous n'aviez qu'à ne point nous chercher noise et tout ce que tu pourras dire ne modifiera en rien ma décision. Votre situation s'améliorera-t-elle du fait que vous repousserez mes propositions ? Non, n'est-ce pas ? En admettant que tu refuses d'accepter nos conditions, qu'arrivera-t-il ? Toi, les autres chefs, ces cinq guerriers vous serez aussitôt fusillés et beaucoup d'autres encore. Vous êtes nombreux, c'est vrai ; pourtant nous ne vous craignons pas. Songe à mon fusil magique !

Cette allusion à l'arme si redoutable dut tout particulièrement influer sur l'esprit de Kunpui.

— Jusqu'où devrions-nous vous accompagner ? questionna-t-il. Dans quelle région désirez-vous aller ?

— La prudence me conseillerait de te fournir une fausse indication, repartit Great-Shatterhand, mais j'ai horreur du mensonge et te dirai la vérité. Nous voulons nous rendre dans les Book-Mountains, vers le Lac d'Argent. Si nous voyons que vous vous conduisez honnêtement, nous ne vous garderons qu'un jour, je t'accorde un quart d'heure pour prendre une détermination. Si tu consens à m'écouter, il ne vous sera fait aucun mal. Dans le cas contraire, nos fusils partiront dès que sera passé le délai fixé, j'ai dit. *Howgh !*

Cœur-de-Feu baissa piteusement la tête. Le ton de Great-Shatterhand révélait nettement qu'il ne reviendrait point sur ce qu'il venait de dire. La rage sévissait dans l'âme de Kunpui.

Son attention fut inopinément attirée vers les arbres par une voix murmurant :

— Maï ivé ! (Regarde !)

Qui avait prononcé ces deux mots ? Personne ne l'aurait su dire dans le groupe des blancs, mais ils avaient entendu. Great-Shatterhand, Great-Firehand et Winnetou dirigèrent instantanément leurs regards du côté d'où paraissait émaner la voix et remarquèrent deux Peaux-Rouges tenant entre eux une couverture tombant verticalement comme un rideau qui s'agitait plus ou moins rapidement tout en dessinant des écartements plus ou moins grands au-dessus du sol. Derrière la paire de Yutes brillait la lueur d'un feu.

Ces hommes conversaient avec Kunpui. Les Indiens emploient des signaux divers pour s'entretenir à distance. La nuit, ils se servent de flèches embrasées, avec lesquelles sont enflammées des touffes d'herbes lancées en l'air. Le jour, ils allument un feu au-dessus duquel ils tiennent des peaux d'animaux ou des couvertures afin de contenir la fumée.

Dès que ces peaux ou couvertures sont enlevées ou soulevées, un nuage plus ou moins compact de fumée monte vers le firmament. L'opération est répétée par intervalles plus ou moins longs, suivant la nature de la communication à expédier, la signification variant selon l'espacement séparant les nuages isolés.

Chaque tribu indienne possède un système de signaux, spécial qu'on change périodiquement pour éviter qu'il ne puisse à la longue être interprété par des étrangers ou des ennemis.

Toutefois, si les deux Utahs qui télégraphiaient si ingénieusement à Kunpui se figuraient poursuivre leur petit jeu sans être observés, il se trompaient.

Dès que la couverture commença à remuer, Winnetou s'arrangea de manière à se poster derrière le chef yute auquel s'adressait le message. Les signaleurs se tenaient directement entre ce dernier et le feu. Tout en haussant ou baissant alternativement la couverture, ils découvraient ou cachaient les flammes à Kunpui, espaçant plus ou moins leurs différentes manœuvres.

Great-Shatterhand et Great-Firehand connaissaient trop les habitudes des Peaux-Rouges pour ne pas comprendre immédiatement ce dont il s'agissait, mais ils firent semblant de ne rien remarquer, laissant à Winnetou, qui s'y entendait mieux qu'eux le soin de déchiffrer la signification des signaux.

L'opération se prolongea cinq ou six minutes, puis les télégraphistes se séparèrent. Cœur-de-Feu tourna subitement la tête et vit Winnetou campé derrière lui. Il eut d'abord un instant de profonde inquiétude. Mais l'Apache contemplait paisiblement le lac. Kunpui se tranquillisa.

Winnetou se promena de long en large et s'arrêta finalement près de Great-Shatterhand qui causait avec Great-Firehand. Tous trois se mirent à marcher lentement. Dès qu'ils furent assez loin des Yutes pour ne pas redouter d'être entendus d'eux, Great-Firehand murmura :

— Les Utahs viennent de s'entretenir avec Cœur-de-Feu. Mon frère a-t-il vu et compris leurs signaux ?

— Je les ai certainement vus, répondit Winnetou, mais je ne les ai pas tous compris. Néanmoins, le sens de l'entretien ne m'a point échappé, car je puis aisément deviner ce qui m'était incompréhensible.

— Tant mieux ! fit Great-Shatterhand. Veux-tu nous renseigner ?

— Les signaleurs étaient deux jeunes chefs des Utahs-Sampithas dont les guerriers sont également rassemblés ici. Ils disaient à Kunpui de partir tranquillement avec nous.

— Hum ! Naturellement, ils veulent nous tendre un piège ?

— En effet. Mes frères savent que, pour aller au Lac d'Argent, il faut d'abord passer la Grand-River, d'où l'on atteint la Teywipah (Vallée des Cerfs). Là campent de nombreux guerriers appartenant à plusieurs, tribus yutes. Ils s'y sont rassemblés en vue de l'expédition contre les Navajos et attendent les Utahs réunis ici. Notre route nous menant à eux, ils nous attaqueront et délivreront les otages. Quelques messagers vont immédiatement aller les prévenir. Pour que nous ne puissions en réchapper, les troupes yutes campées dans ce bois se mettront en marche dès que nous serons à distance suffisante et nous suivront. De cette façon notre troupe, sera prise entre deux armées d'Utahs.

— Les brigands ! Ce plan est, ma foi ! fort bien combiné ! Qu'en pense mon frère rouge ?

— Je trouve comme Great-Shatterhand que le projet est parfaitement imaginé. Il n'a qu'un défaut.

— Ah ! Lequel ? demanda Great-Firehand.

— Celui d'avoir été surpris par moi, répliqua Winnetou. À présent que nous connaissons le piège, nous ne tomberons plus dedans.

— Pourtant, nous sommes obligés de gagner la Vallée-des-Cerfs et de la traverser pour aller au Lac d'Argent, déclara Great-Firehand.

— À moins de faire un détour qui exigerait plus de quatre jours de chevauchée supplémentaire, ajouta Great-Shatterhand.

— Nous ne ferons aucun détour, fit l'Apache. Nous irons vers la Teywipah sans tomber entre les mains des Utahs.

— Cela serait-il possible ? interrogea Great-Firehand.

— Certes, riposta Winnetou. Questionne mon frère Great-Shatterhand. J'ai arpenté avec lui la Vallée-des-Cerfs. Nous étions seuls. Une horde d'Elk-Utahs errants nous donna la chasse. Nous la dépistâmes en pénétrant au fond d'une gorge dont le sol n'avait probablement jamais été foulé par les pieds humains. Elle n'est pas sans présenter certains dangers, mais elle est préférable à la mort.

— Bon ! fit Great-Firehand. Nous nous engagerons dans ton mystérieux cañon, Winnetou. Et que ferons-nous des otages ?

— Nous ne les relâcherons qu'après avoir franchi la Vallée-des-Cerfs.

— Et Grand-Loup ? Qu'en ferons-nous ? demanda Great-Shatterhand. Faudra-t-il alors lui rendre aussi la liberté ?

— Mon frère veut-il le tuer ? interrogea Winnetou.

— Il le mérite. Je lui ai promis de le faire mourir s'il me trahissait de nouveau. Cela ne l'a point empêché de me tromper une fois de plus. Je suis d'avis qu'il convient de châtier Ovuts-Avaht, non seulement en expiation des torts qu'il a envers moi, mais surtout pour prouver à ces cruels Yutes que les blancs ont le pouvoir de punir ceux qui osent les attaquer injustement et n'hésitent point à frapper même les plus grands chefs. Puisqu'il est impossible de s'entendre aimablement avec ces sauvages, il est indispensable de leur inspirer un salutaire respect à notre égard.

— Mon frère a raison, convint l'Apache. La chute du féroce chef yute augmentera notre prestige. On en reparlera. À présent, ce doit être le moment de recommencer à parlementer avec Kunpui.

— C'est vrai, répondit Great-Firehand. Le quart d'heure est écoulé. Allons voir ce qu'a décidé le rusé Cœur-de-Feu.

— Eh bien ! fit Great-Shatterhand en s'approchant du chef yute, le délai est expiré. Que fera Kunpui ?

— Avant de pouvoir te répondre, je désire savoir exactement en quel endroit les Visages-Pâles entraîneront les otages ?

— Nous ne les traînerons point, riposta le chasseur ; ils chevaucheront parmi nous. On les attachera naturellement sur leurs montures, mais il ne leur sera fait aucun mal. Nous devons nous rendre dans la Teywipah.

— Et ensuite ?

— Nous monterons vers le Lac d'Argent.

— Et les Visages-Pâles veulent emmener les otages jusque-là ? Les chiens de Navajos sont peut-être déjà installés là-haut. Ils tueront nos *braves*.

— Nous n'avons pas l'intention de les conduire aussi loin. Si nous atteignons sans incident la Vallée-des-Cerfs, nous penserons que vous avez tenu parole et relâcherons alors nos otages.

— Est-ce bien vrai ?

— Je ne mens jamais.

— Les Visages-Pâles consentent-ils à répéter leur promesse en fumant le calumet de paix ?

— Toi et moi le fumerons au nom de nos troupes respectives.

— C'est bien ! Allume ta pipe.

— Prends plutôt la tienne.

— Pourquoi ? Ton calumet ne vaut-il pas le mien ? Ou ne laisserait-il échapper que des nuages de mensonges ?

— Tu confonds ! Mon calumet ne sait dire que la vérité ; mais celui des guerriers rouges est indigne de confiance.

— Tes paroles sont des injures ! s'écria Kunpui furieux. Si j'étais libre de mes mouvements, je te tuerais sur-le-champ.

— Je tiens absolument à ce que tu te serves de ton propre calumet ! reprit Great-Shatterhand. Si tu refuses, j'en déduirai que tu nourris quelque arrière-pensée. Hâte-toi de prendre une résolution. Je commence à me sentir fatigué de palabrer inutilement.

— Délie mes membres pour que je puisse fumer.

— Cela n’est pas nécessaire. Tu es un otage et dois rester ligoté jusqu’à la Vallée-des-Cerfs. Je me charge d’allumer ton calumet et de le tenir à tes lèvres.

Cœur-de-Feu jugea préférable de ne plus répondre. Pour ne pas mettre son existence en jeu, il avala cette nouvelle offense sans protester, laissant Great-Shatterhand dépendre sa pipe, la bourrer et l’allumer. Ceci terminé, le chasseur, se conformant scrupuleusement aux mœurs Peaux-Rouges, envoya un nuage de fumée vers le ciel, un second vers la terre, un troisième, quatrième, cinquième et sixième dans la direction des quatre points cardinaux, tout en déclarant que les chefs yutes et les cinq guerriers considérés comme otages seraient tous relâchés dans la Vallée-des-Cerfs, si les Utahs remplissaient loyalement leur promesse de ne plus attaquer la liberté des blancs.

Lorsque Great-Shatterhand eut achevé son serment, on aida Kunpui à se tenir debout, cependant qu’il fumait en jurant de ne plus troubler la tranquillité des Visages-Pâles.

Quand la cérémonie fut terminée, Great-Shatterhand fit apporter tous les objets dérobés par les Yutes. Ceux-ci se soumirent docilement, tout en pensant qu’ils ne tarderaient pas à rentrer en possession des biens qu’on les obligeait à rendre.

Les montures des blancs et des otages furent amenées. L’aube se levait. Comme le jour blanchissait, la troupe de Great-Firehand quittait sans regret le P’a-Mow ou Bois-de-l’Eau. Chaque otage chevauchait lié à son cheval entre deux *rafters* armés jusqu’aux dents. Pas un ne bronchait, mais leurs regards sombres dévoilaient la haine et la fureur qui ravageaient leurs cœurs.

Tante Droll et Hobble-Frank trottaient côte à côte derrière les prisonniers en devisant gaîment. Ils étaient heureux d’avoir pu rouler les Yutes.

Winnetou, qui connaissait mieux que quiconque tous les secrets de la région, marchait en tête comme d’habitude, suivi de près par les chasseurs et l’ingénieur Butler ayant sa fillette à côté de lui.

Hélène partageait intrépidement la rude existence des aventuriers. Elle n’avait jamais peur et supportait avec sérénité ennuis et privations.

La troupe défilait au fond d’une gorge étroite. Dès qu’elle déboucha dans un large cañon, Winnetou se retourna.

— Mes frères savent que les Utahs doivent se jeter à notre poursuite, dit-il. Il faut donc nous lancer au galop afin de mettre entre eux et nous la plus grande distance possible.

Le conseil était trop bon pour qu’on ne le suivît pas séance tenante.

La masse sombre des montagnes Rocheuses se dressait dans le lointain. Le haut plateau rocheux que gravissaient les cavaliers semblait même s’accoter contre elle. Il n’en était rien. La grandiose vallée de la Grande River les séparait l’un de l’autre. Vers midi, alors que les brûlants rayons d’un soleil de feu assommaient bêtes et gens, la troupe atteignit une étroite bande de roc partant brusquement du haut plateau pour descendre en plan incliné.

— C’est le commencement d’un cañon qui nous conduira directement à la Grand-River, expliqua Winnetou. Que mes frères me suivent.

La troupe ne tarda pas à chevaucher entre deux hautes murailles de pierre bâtissant un défilé frais et obscur. Des files d’eau dégringolaient des hauteurs d’endroit en endroit, formant un ruisselet où purent se désaltérer les hommes, tandis que s’abreuvaient les chevaux. Cette gorge eut été tirée au cordeau, qu’elle n’aurait pu être plus droite. Bien avant d’en atteindre l’issue, les cavaliers aperçurent en face d’eux une ouverture ensoleillée, s’élargissant de plus en plus au fur et à mesure qu’ils avançaient davantage. C’était la sortie de la gigantesque entaille pratiquée par la nature dans la masse du haut plateau rocheux dont le sommet s’étendait à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la base du défilé.

En sortant du canon, la plupart des membres de la troupe poussèrent des exclamations d’admiration. Ils se trouvaient dans la vallée de la Grand-River, large de près

d'un kilomètre. Au centre, un large fleuve roulait avec fracas ses eaux impétueuses que bordaient des rivages verdoyants.

La vallée s'étendait du nord au sud en ligne absolument droite, fermée de chaque côté par deux murailles de roc.

Juste en face du cañon d'où débouchaient les aventuriers, sur la rive opposée du cours d'eau, apparaissait dans le mur rocheux une seconde entaille d'où coulait un ruisseau. Winnetou la désigna de l'index.

— Voyez-vous ce ruisseau qui vient se jeter dans le fleuve ? dit-il. Nous allons le suivre en amont. Il mène à la Vallée-des-Cerfs.

— Et comment traverser la Grand-River ? questionna Butler. Ce fleuve n'est pas que tumultueux, il me paraît en outre excessivement profond.

— Que mes frères me suivent, répondit Winnetou. Je vais leur montrer un gué facile à franchir en cette saison.

Ayant gagné le bord de l'eau, l'Apache chevaucha quelques instants au long de la rive, puis fit entrer sa monture dans le lit du fleuve. Tout le monde l'imita et l'obstacle fut bientôt traversé. Winnetou s'arrêta soudain en poussant une exclamation étouffée.

— Qu'y a-t-il ? demanda vivement Great-Shatterhand.

— Des hommes ont passé par ici, répondit le Peau-Rouge. Vois-tu ? L'herbe a été foulée par les pieds de plusieurs chevaux.

— Avant de s'aventurer plus loin, il convient d'aller en reconnaissance, déclara Great-Firehand. Avançons prudemment tous les trois. Nos compagnons attendront au bord du fleuve.

— Ce sont des traces de Visages-Pâles, dit tout à coup Winnetou après avoir étudié le sol sur quelque distance.

— En effet, répondit Great-Shatterhand. Des Indiens eussent pris la précaution de marcher l'un après l'autre afin de ne pas laisser derrière eux de piste aussi large et visible. J'ajouterai que ceux qui ont fait ces empreintes ne peuvent être des *Westmen* expérimentés. Des chasseurs du Far-West eussent agi avec plus de prudence. J'estime la troupe qui foula ce lieu à trente ou quarante personnes.

— Moi aussi, dit Great-Firehand. Mais comment admettre que des blancs se baladent dans ces parages en plein soulèvement yute ? Il faudrait vraiment que ces gens manquassent de la plus élémentaire prudence ou fussent excessivement pressés de se rendre là-haut dans les montagnes.

— Hum ! fit Great-Shatterhand. Je crois deviner qui nous avons devant nous.

— Ah ! Et qui donc ?

— Le *cornel* avec sa meute.

— Saperlipopette ! C'est possible ! Les gredins peuvent parfaitement rôder aux environs. Cela concorderait avec mes calculs et avec les renseignements que te fournirent Knox et Hilton. Il va falloir…

— Que mes frères s'approchent, interrompit inopinément Winnetou qui n'avait cessé d'examiner la piste. Je suis certain que ces traces ont été laissées par le *cornel*. Tenez, regardez bien le bord du ruisseau. Avant que la bande se hasardât à le franchir, un homme descendit de cheval afin de sonder la profondeur de l'eau. Ces gens sont donc des imbéciles, puisqu'il suffit d'un coup d'œil pour constater qu'elle ne dépasse pas le genou. Et mes frères savent-ils avec quel instrument l'homme mesura l'eau ? Qu'ils veuillent me le dire !

— Avec une houe dont il tenait le manche dans la main, répondit Great-Firehand. L'empreinte de l'instrument est parfaitement dessinée.

— C'est juste. Il convient donc d'en déduire que ces individus avaient l'intention de piocher. C'est le *cornel* qui a passé là.

— Je le crois aussi, dit Great-Firehand. Mais où peuvent être les bandits à cette heure ? Devant nous, certainement. Ils s'acheminent vers la Vallée-des-Cerfs. C'est-à-dire qu'ils vont aller directement se jeter dans les bras des Utahs.

— Tant pis ! fit Great-Shatterhand. Ils n'auront que le sort qu'ils ont préparé et mérité amplement.

— N'empêche que nous devrons intervenir.

— Intervenir ! répéta Great-Shatterhand en dévisageant son ami d'un air surpris. Intervenir pour sauver des brigands ? J'avoue ne point te comprendre.

Great-Firehand secoua la tête en souriant.

— Non, non, répondit-il, pas pour les sauver, mais pour saisir le plan que vola le *cornel* à l'infortuné Enguérand. Sans ce document, nous ne pourrons jamais connaître l'endroit où gît le trésor du Lac d'Argent.

— C'est juste. Alors, tu veux rattraper les gredins afin de les prévenir du danger qu'ils courent ?

— Non, mais pour les combattre et les vaincre.

— Impossible. Pense donc à l'avance qu'ils doivent avoir sur nous.

Great-Firehand se pencha de nouveau vers le sol. Il examina derechef très minutieusement l'herbe foulée et se redressa avec un geste de dépit.

— Hélas ! Cinq heures au moins se sont écoulées depuis l'instant où la bande franchit ce lieu. Y a-t-il encore loin jusqu'à la Vallée-des-Cerfs ?

— Il ne faut pas compter pouvoir y arriver avant ce soir.

— Ah ! Dans ce cas-là. je dois abandonner mon projet. Les *tramps* rencontreront sûrement les Yutes avant qu'il nous soit possible d'effectuer la moitié du chemin à parcourir. Mais que sont devenus les messagers envoyés du Bois-de-l'Eau par les Yampa-Utahs ? Ils nous précédaient ; néanmoins, leur piste ne nous est pas encore apparue.

— Il est probable que ces guerriers n'étaient pas à cheval, mais à pied, expliqua Winnetou. Les Peaux-Rouges sont des coureurs extraordinaires, mes frères le savent. Ils peuvent aller aussi vite que le meilleur coursier avec l'avantage de pouvoir passer là où serait arrêté un cheval. Les coureurs yutes ont pris un chemin beaucoup plus court que je connais aussi et que n'aurait pu suivre le meilleur cavalier sans se casser le cou. Donc, que mes frères blancs ne songent plus au *cornel*, sauf pour effacer ses traces.

— Pourquoi veux-tu faire disparaître les empreintes des *tramps ?* questionna Great-Firehand.

— Mes frères blancs le comprendront vite s'ils consentent à m'écouter, repartit l'Apache. Nous savons que les Yampa-Utahs sont à nos trousses. Nous sortirons plus tard du chemin où ils s'imaginent nous surprendre. Toutefois, si nous désirons les dérouter, il est indispensable de leur faire prendre la piste du *cornel* pour la nôtre. De cette manière, ils la suivront tranquillement, jusqu'au bout, persuadés qu'ils trottent derrière nous, et sans pouvoir soupçonner que nous avons dévié de la voie directe. Pour obtenir ce résultat, il ne faut pas que nos poursuiveurs puissent remarquer que d'autres cavaliers traversèrent cet endroit avant nous et il est nécessaire de faire disparaître les traces des *tramps*. Mes frères blancs savent naturellement comment on efface une piste. Hobble-Frank, tante Droll, Humply-Bill, Gunstick-Uncle, Watson et Black-Bob connaissent aussi cet art. Qu'ils se joignent à nous pour redresser l'herbe et l'arroser à l'aide de leurs chapeaux. Une fois mouillée, elle se relèvera sous l'action des rayons solaires qui l'attireront vers eux. Cette opération sera menée sur une certaine étendue : partant d'ici au bord du fleuve pour ne se terminer que tout là-bas, au point le plus éloigné que peut discerner l'œil du lieu où je me tiens. Quand les Yampa-Utahs arriveront, ils trouveront le gazon partout intact, excepté où nous aurons passé.

— Fort ingénieux, en vérité ! déclara gaiement Great-Firehand. Puisque la Providence nous amène inopinément en face de la piste des brigands, il est bien juste que nous l'utilisions à notre profit.

Tante Droll, Hobble-Frank, Black-Bob, Watson, Humply-Bill et Gunstick-Uncle furent immédiatement appelés et se mirent ardemment à l'œuvre en compagnie de Winnetou, de Great-Shatterhand et de Great-Firehand, cependant que le reste de la troupe reprenait sa marche vers le ruisseau, le franchissait et attendait.

Ayant humecté sur un hectomètre au moins de longueur la partie du terrain foulée par les *tramps*, Winnetou et ses compagnons, rangés côte à côte, revinrent sur leurs pas en traînant derrière eux des couvertures destinées à commencer le redressement de l'herbe que devait ensuite achever le soleil. Une demi-heure après l'application du procédé, le plus expérimenté des éclaireurs Peaux-Rouges n'eût pu découvrir en cette place de la vallée de Grand-River d'autres traces que celles marquées par le passage de la troupe de Great-Firehand. Les otages avaient observé la manœuvre des blancs sans mot dire. D'ailleurs, depuis le départ du Bois-de-l'Eau, aucun d'eux n'avait daigné ouvrir la bouche. Cependant, leur curiosité fut mise à si rude épreuve par l'action subite des Visages-Pâles, que le digne Cœur-de-Feu ne put observer plus longtemps son grave silence. Comme Great-Firehand, sa tâche finie, passait à côté de lui pour retourner en tête de la troupe, il l'arrêta.

— Sais-tu qui nous précéda ici ? Lui demanda-t-il.

— Des cavaliers, répondit laconiquement le chasseur.

— Où allaient-ils ?

— Comment le saurais-je ?

— Pourquoi as-tu fait disparaître leur piste ?

— À cause de tes guerriers.

— À cause de mes guerriers ? répéta Kunpui en simulant habilement un profond étonnement. Que veux-tu dire ? Que peut-il y avoir de commun entre cette piste et mes *braves ?*

— Étant effacée, ils ne pourront la remarquer.

— Tu divagues ! Comment mes *braves* campés dans le P'a-Mow pourraient-ils apercevoir des empreintes existant au fond de la vallée de Grand-River ?

— Tes guerriers nous poursuivent.

— Ne crois pas cela !

— Non seulement je le crois, mais j'en suis sûr.

— Tu te trompes. Dans quel but mes *braves* te suivraient-ils ?

— Afin de nous serrer entre leur horde et celle d'autres tribus yutes campées au sein de la Vallée-des-Cerfs.

Malgré son flegme, Cœur-de-Feu ne put retenir un geste de stupéfaction ou d'effroi, mais il recouvra instantanément son sang-froid.

— Mon frère blanc a dû rêver, dit-il tranquillement. Je ne comprends rien à ce qu'il me raconte.

— Ne mens pas ! gronda Great-Firehand d'un ton menaçant. Nous avons intercepté les signaux que te firent deux jeunes chefs au moyen d'une couverture, dans le Bois-de-l'Eau. Nous savons aussi bien que toi qu'en fumant le calumet tu n'as prononcé que des mensonges.

— *Uff !* Mes paroles ne renfermaient rien de trompeur.

— Nous ne tarderons plus à le savoir. Malheur à toi et aux autres otages si les Yampa-Utahs nous pourchassent ! Je ne t'en dirai pas davantage. Le temps presse et nous devons reprendre notre course.

La troupe se remit en mouvement au long du ruisseau. La piste laissée par Brinkley et ses acolytes apparaissait sur une grande largeur. Force était donc pour les aventuriers de chevaucher en rangées assez larges afin que les pieds de leurs montures pussent complètement recouvrir de leurs empreintes celles des chevaux de la bande du *cornel*. En remarquant la manœuvre des blancs, les otages s'entre-regardèrent et baissèrent le nez. Ils comprenaient que leur vie ne tenait plus qu'à un fil. Avec quel plaisir ils se fussent enfuis ! Mais ils n'y devaient point songer. Les lanières de peau qui emprisonnaient leurs membres étaient indéchirables et les *rafters* formaient autour d'eux une infranchissable barrière.

Au bout d'une demi-heure, Winnetou fit soudainement halte en face d'une vaste pelouse émaillée d'arbrisseaux qu'abritait un majestueux rocher.

— Voici une excellente place pour nous y reposer et manger, dit-il. Nos chevaux sont fatigués et affamés. Que mes frères descendent.

— Tu n'y penses pas ! répondit Great-Firehand. Les Utahs vont nous rattraper.

— Qu'importe ? riposta l'Apache. Ils apprendront ainsi que nous connaissons leurs véritables intentions à notre égard. Ce site est masqué par des barrières de roc. En postant une sentinelle près de l'ouverture qui sert d'entrée, nous serons à l'abri des surprises et pourrons recevoir l'ennemi avec éclat.

— Mais, protesta de nouveau Great-Firehand, en nous attardant ici, nous perdrons inutilement un temps précieux.

— Non. C'est en mangeant et buvant que nous entretenons nos forces. Nos chevaux ont, comme nous, besoin de se restaurer. Un cavalier qui épuise sa monture est un homme imprudent. Donc, que mes frères fassent ce que je leur conseille. J'ai choisi d'avance cet endroit, exprès pour y goûter un repos utile.

Tous reconnurent que Winnetou avait raison. La troupe pénétra à l'intérieur de l'enceinte rocheuse. Un *rafter* se dissimula auprès de la brèche y donnant accès du côté de la vallée. Les otages furent descendus de cheval et attachés à des troncs d'arbres. Les chevaux se prirent à paître avec une évidente satisfaction. Deux feux furent rapidement allumés. On exposa aux charbons embrasés d'énormes quartiers d'antilope que certains *rafters* prévoyants avaient pris aux Utahs avant de partir du Bois-de-l'Eau. Une appétissante odeur de chair grillée imprégna bientôt l'air. Tout le monde avait faim et l'on fit honneur au repas. Les captifs reçurent naturellement une part du festin et lord Castlepool leur donna à boire dans son gobelet d'argent.

L'Anglais était de fort bonne humeur. Les aventures successives où l'entraînaient Humply-Bill et Gunstick-Uncle avaient chassé son spleen coutumier, de sorte qu'il rivalisait de gaîté avec les plus gais de ses compagnons. Quand son appétit fut calmé, il tira de sa poche le carnet où il inscrivait les gains de ses guides.

— Voulez-vous parier ? demanda-t-il à Bill sans préambule.

Il y avait belle lurette que ce dernier ne s'étonnait plus des excentricités de l'excellent lord.

— Parier quoi ? interrogea-t-il.

— Que je vous dois déjà plus de mille dollars.

— Je ne parie pas.

— Dommage ! J'étais certain de gagner le pari.

— Cela ne saurait me déplaire, déclara Bill en riant. Et je vous prédis, milord, que nos comptes ne sont pas près d'être arrêtés. Il est même presque sûr que vous aurez aujourd'hui même d'autres chiffres à inscrire sur le calepin.

— Bravo ! Parbleu ! on dirait qu'une nouvelle représentation est en train de se préparer !

— Quand je vous le disais !

La sentinelle venait de souffler doucement. Great-Shatterhand se précipita vers sa cachette. Il aperçut alors les Yutes qui remontaient la vallée de Grand-River dans la direction du rocher dont ils étaient encore éloignés d'au moins un demi-kilomètre.

D'épais buissons bordaient la face externe du roc. Great-Shatterhand s'empressa d'y installer les meilleurs tireurs en leur recommandant de faire feu dès que partirait sa carabine, mais de ne tirer que sur les chevaux de l'adversaire.

Les yeux fixés sur la piste qu'ils suivaient les Utahs galopaient, ne songeant qu'au plaisir très proche de s'emparer définitivement des Visages-Pâles et loin de se douter que ceux-ci étaient au courant de leurs infâmes machinations.

Un coup de fusil les tira subitement de leurs méditations. Plusieurs autres détonations résonnèrent. Les montures de l'avant-garde indienne se cabrèrent désarçonnant leurs cavaliers, jetant la confusion dans les rangs. Avec d'épouvantables hurlements, les Peaux-Rouges s'éclipsèrent.

— Là ! fit Great-Shatterhand. Les gredins n'ignorent plus que nous sommes sur nos gardes et savons leurs desseins. Mais il faut partir afin d'éviter d'être pris de flanc. À cheval, et décampons !

La colonne se remit promptement en branle. Comme il convenait de supposer que les poursuivants ne continueraient leur route qu'avec d'infinies précautions, les chasseurs s'attendaient à pouvoir vite reprendre sur les Yutes une avance plus que suffisante. Après avoir franchi la zone de verdure qui s'étendait de la vallée jusque sur la pente de la montagne, les aventuriers se virent devant un labyrinthe de gorges et de vallons venant de directions diverses, mais paraissant tous tendre vers un même point qui formait l'entrée d'un grand canon que dominaient de hauts rochers aux sommets dentelés.

Pas un brin d'herbe ne croissait sur le sol de pierre et il était excessivement difficile pour Winnetou d'y découvrir la piste du *cornel*. Il n'y avait guère que quelques cailloux récemment délogés çà et là de leurs places qui pussent lui révéler le passage des *tramps*.

Le chef des Apaches tendit tout à coup l'index.

— D'ici deux heures, dit-il, nous verrons toute cette masse rocheuse plonger vers l'immense et verdoyante Vallée-des-Cerfs. Nous allons maintenant dévier à gauche. Que Great-Shatterhand et Great-Firehand veuillent bien quitter la selle et marcher derrière notre troupe afin d'effacer au fur et à mesure les traces que pourraient imprimer sur le sol les pieds de nos chevaux. Il ne faudrait pas que les Utahs remarquassent notre déviation du chemin direct. Pour la réussite de nos plans, il est indispensable qu'ils continuent à suivre la piste du *cornel* en la prenant pour la nôtre.

Les deux célèbres *Westmen* descendirent aussitôt de cheval et confièrent leurs montures à Humply-Bill qui chevauchait près d'eux avec lord Castlepool. Ils ne remontèrent en selle que lorsqu'ils furent assez loin de la voie abandonnée.

Winnetou devait posséder une mémoire vraiment merveilleuse, car, quoiqu'il se fût écoulé bien des années depuis son dernier séjour dans la région, il se dirigeait sans aucune hésitation au milieu du dédale de ravins où défilait la colonne qu'il guidait, semblant reconnaître chaque pierre, chaque rocher, chaque pente, chaque sommet.

Au bout d'une rude ascension, la troupe se trouva sur un vaste plateau qui fut parcouru au galop. Le soleil avait disparu derrière les montagnes rocheuses quand les aventuriers firent halte au commandement de Winnetou.

— L'extrémité de cet immense plateau rocheux se trouve à cinq cents mètres d'ici, déclara-t-il. Là, il plonge brusquement dans la Vallée-des-Cerfs où coule beaucoup d'eau claire et croissent des forêts. Pour s'y rendre, il n'existe qu'un chemin connu : celui qu'ont suivi les *tramps* et que nous avons quitté, de même qu'on ne connaît qu'une issue pour aller de la vallée vers le Lac d'Argent. Great-Shatterhand et moi avons cependant découvert il y a longtemps, certain jour où le péril nous menaçait, une voie secrète que je vais-vous montrer.

Il se reprit à marcher et mena ses compagnons jusqu'à l'extrême bord du plateau où se dressaient des pointes de roc formant un garde-fou construit par la nature, peut-être pour empêcher le voyageur inexpérimenté de dégringoler au fond de l'abîme qui apparaissait brusquement.

Winnetou s'engagea entre deux pointes de roc et tous les membres de la troupe l'y suivirent un à un, car il existait là un chemin. À droite s'ouvrait le précipice et le sentier descendait à gauche. Le colosse de roc qui se continuait sans interruption sur plusieurs lieues de superficie avait son flanc troué par une crevasse allant en zigzaguant de haut en bas.

Des éboulements successifs de débris rocheux s'étaient chargés de remplir cette fente de façon à bâtir un plancher, solide. La pente était si rapide que les cavaliers jugèrent préférable de la parcourir à pied en conduisant leurs montures par la bride.

Malgré la rapidité de la descente, les chevaux ne risquaient point de tomber, car la sente, formée d'éboulis, n'était nullement glissante et présentait de nombreuses aspérités susceptibles de servir d'appuis. Plus on descendait, plus l'obscurité se faisait intense. Great-Firehand avait assis Hélène Butler sur son propre cheval et cheminait à côté de l'animal en soutenant la fillette.

On n'apercevait toujours pas le bout du sentier et la descente paraissait vraiment interminable, quand la pente cessa subitement, le plancher se nivelait inopinément et la crevasse s'élargissait tellement, qu'elle formait une immense caverne sans toit. Winnetou fit signe à ses camarades de s'arrêter.

— Nous sommes presque à la base de la vallée, dit-il. Restons ici jusqu'à ce que la nuit permette de nous glisser sans danger au-delà des lignes yutes. Qu'on mène les chevaux au fond de la caverne où coule un filet d'eau qui les désaltérera et qu'on bâillonne les otages pour éviter qu'ils ne crient et ne jettent l'alarme.

Il avait fallu détacher les pieds des captifs afin qu'ils pussent descendre le sentier. Les *rafters* eurent tôt fait de les garrotter de nouveau et de les bâillonner. Il faisait très obscur dans l'espèce de fosse où se trouvait réunie la troupe, mais elle se composait de gaillards qui possédaient des yeux de chat. Il ne leur fallut que quelques minutes pour abreuver les chevaux et s'installer.

Winnetou se fit ensuite accompagner de quelques chasseurs afin de leur montrer les particularités de la localité. Le spectacle qui frappa leurs yeux ne laissa pas de les étonner énormément.

À l'extrémité de la vaste salle de pierre, à peu près en face de l'issue du sentier, bâillait une fente d'environ quatre-vingts centimètres de largeur ouvrant sur une seconde fente, qui n'était en réalité que le prolongement de la première et continuait à descendre en dessinant force sinuosités. Toutefois, elle n'avait qu'un parcours relativement court. Au bout de quelques méandres, Winnetou et ses compagnons se trouvèrent soudain devant un épais rideau de plantes grimpantes sous lequel coulait le ruisselet émanant de la caverne.

L'Apache écarta légèrement la verdure. Un bois épais apparut. Des arbres majestueux, aux troncs puissants, aux rameaux feuillus, aux cimes entrelacées, s'élevaient côte à côte, composant une toiture que ne parvenaient point à pénétrer les dernières lueurs du jour.

Faisant signe à ses amis de l'attendre Winnetou s'éclipsa dans la végétation et ne réapparut qu'une dizaine de minutes plus tard.

— Tout droit devant nous, commença-t-il, c'est-à-dire en direction nord, brûlent plusieurs feux dans la forêt. C'est donc là que campent les Utahs. En aval de la vallée règne, au contraire, une totale obscurité. Il nous faut descendre par là. Peut-être ne s'y trouve-t-il pas de Yutes. Je suppose qu'on n'aura posté que deux ou trois sentinelles à la sortie de la Vallée-des-Cerfs. Il sera facile de les rendre inoffensives. Par conséquent, si les *tramps* ne sont pas dans la vallée, nous réussirons à la traverser sans courir trop de risques. Mais il est urgent de se renseigner au sujet du *cornel* avant de reprendre la marche vers le Lac d'Argent. Dès que la nuit se fera entièrement, je me glisserai dans les parages des feux. On ne partira qu'après avoir pris cette précaution. Jusque-là, il est indispensable de demeurer cachés dans la caverne en observant le silence.

Ayant reconduit ses compagnons auprès du gros de la troupe, Winnetou mena un second groupe jusqu'au rideau de verdure, puis un troisième et un quatrième, de façon que tous sussent où le retrouver dans le cas où le danger le menacerait durant sa tournée de reconnaissance aux alentours du campement yute.

Les otages étaient solidement ligotés, cependant chacun d'eux avait un gardien qui ne le quittait pas du regard.

Comme Winnetou s'apprêtait à aller observer les positions de l'ennemi, Great-Shatterhand et Great-Firehand insistèrent pour l'accompagner. Comme Winnetou s'apprêtait à aller observer les positions de l'ennemi, Great-Shatterhand et Great-Firehand insistèrent pour l'accompagner.

— L'entreprise est trop périlleuse pour qu'une seule personne s'en charge, déclara Great-Shatterhand. S'il lui arrivait malheur, nul ne le saurait et l'on ne pourrait aller à son secours en temps utile.

— Mon frère a raison, répondit simplement l'Apache.

Les trois hommes se mirent donc tous les trois en campagne. Un silence tombal régnait à proximité de l'issue du sentier. De nombreux feux brillaient dans le lointain.

— À en juger par le grand nombre des lueurs, il doit y avoir ici une forte armée de Yutes, murmura Winnetou.

Le trio avançait prudemment en se dissimulant derrière les troncs d'arbre. Winnetou cheminait le premier, puis venait Great-Shatterhand. Charles Dorvel fermait la marche.

Ils se mouvaient sur la rive gauche de la vallée. Les feux occupaient la majeure partie de la zone centrale. Les observateurs furent bientôt à niveau de la première rangée de lueurs. L'une d'elles, plus éclatante que les autres, et située à l'écart, attira particulièrement les regards de Winnetou. Les hautes flammes dansantes permettaient de distinguer nettement cinq guerriers assis autour. Aux plumes d'aigle qui décoraient leurs chevelures, on pouvait aisément reconnaître des chefs.

L'un d'eux se leva brusquement. Il avait rejeté son manteau de guerre. Son buste nu et son visage étaient recouverts d'une épaisse couche de peinture d'un jaune vif.

— C'est T'ab-Wahgaré (Soleil-Jaune), murmura Winnetou à ses compagnons. Il est capitaine des Capote-Utahs et possède la force d'un ours. Voyez son corps ! Quels muscles de fer ! Quelle extraordinaire largeur de poitrine !

Le susnommé fit signe à un autre chef yute qui se leva également. Il était plus grand et plus mince que Soleil-Jaune, mais semblait aussi vigoureux.

— C'est Tsou-In-Kouts (Quatre-Buffles), dit Winnetou en désignant le second Yute de l'index. Il porte ce nom parce qu'il tua certain jour quatre buffles avec quatre flèches.

Les deux chefs échangèrent quelques paroles et s'éloignèrent de leur feu. Sans doute voulaient-ils s'assurer de la vigilance des sentinelles chargées de garder le campement. Désirant évidemment se soustraire à la lumière, ils entrèrent dans l'ombre, se dirigeant vers la gigantesque muraille de roc qui bordait la vallée et se rapprochant de l'endroit où guettaient l'Apache et les chasseurs.

— Tiens ! dit Great-Firehand à l'oreille de son voisin, ils viennent par ici !

— Si on les capturait ? proposa Great-Shatterhand.

— Vivants ?

— Naturellement !

— Ma foi ! Un fameux coup à faire ! Rampons vite. Occupe-toi du premier. Je me charge du second.

Les deux Yutes marchaient silencieusement l'un devant l'autre. Des ombres surgirent inopinément à côté d'eux. Avant qu'ils pussent ouvrir la bouche, de formidables coups de poing sur la nuque les abattaient.

— Admirable ! murmura Great-Firehand. Emportons-les dans notre cachette.

Ayant prévenu Winnetou, les chasseurs placèrent les captifs au long de leurs dos et les transportèrent vivement dans la caverne, où ils les remirent à tante Droll en lui recommandant de les faire immédiatement ligoter et bâillonner.

— Nous allons retrouver Winnetou, ajouta Great-Shatterhand. Que personne ne bouge d'ici avant notre retour.

— Entendu ! répondit Droll.

Winnetou n'avait pas remué pendant l'absence de ses camarades.

— Il faut maintenant tâcher de trouver le *cornel* et sa bande, dit-il. Que mes frères me suivent.

L'Apache se remit à côtoyer le mur de roc. La rangée de lueurs qu'il avait toujours à sa gauche lui permettait de voir distinctement ce qui se passait de ce côté-là, mais les ténèbres ensevelissant la végétation devant ses regards lui commandaient de n'avancer que très lentement et avec une extrême prudence. Il s'arrêta subitement.

— *Uff !* murmura-t-il d'un ton d'horreur.

Great-Firehand et Great-Shatterhand firent instantanément halte. N'entendant rien, ce dernier demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Un homme, répondit l'Apache.

— Où ?

— Ici. À côté de moi. Dans ma main.

— Tiens-le bien ! Ne le laisse pas crier.

— Non. Il ne peut plus crier. Il est mort.

— Ah ! Ça, c'est une raison, repartit Great-Shatterhand. Alors, tu l'as étouffé ?

— Non. Il était déjà mort avant mon arrivée. Il est pendu à un poteau.

— Brrr ! Sans doute au poteau de torture ?

— Oui. Son scalp a été enlevé ; son corps ne forme qu'une plaie. Il est froid et mes mains sont pleines de sang.

— Les *tramps* auraient-ils donc déjà été pris et mis à mort ? Cherchons !

Tâtonnant ici et là à proximité du cadavre découvert, ils ne tardèrent pas à en toucher une vingtaine d'autres, également liés à des pieux ou à des troncs d'arbre. Tous étaient odieusement mutilés.

— Horrible ! murmura Great-Shatterhand. Et moi qui espérais pouvoir épargner ces ignobles tourments aux infortunés ! Nous venons trop tard. Ordinairement, les Peaux-Rouges remettent le supplice de leurs ennemis au lendemain de la prise. Je constate qu'aujourd'hui, ils devaient être très pressés d'en finir.

— Et le plan est perdu pour nous ! fit Great-Firehand.

— Pas encore ! Puisque nous avons eu la veine de capturer deux principaux chefs yutes, peut-être pourrons-nous les échanger contre le document.

— S'il n'a pas été détruit.

— Cela m'étonnerait. Les Indiens connaissent l'importance de tels papiers. Nous ne sommes plus au début de l'invasion des blancs en territoire américain. À notre époque, un Peau-Rouge se garderait bien d'anéantir une feuille quelconque couverte d'écriture ou de dessins, trouvée sur un Visage-Pâle. Donc, mon vieux Charles, ne t'inquiète pas encore à cause de la disparition de ton plan. En outre, je crois deviner le motif de la si rapide mise à mort des *tramps*. Notre venue aura sans doute été annoncée aux Utahs et ils se seront hâtés de se débarrasser des brigands afin de nous faire place. Ne nous ayant pas vu déboucher du chemin direct, ils ne doivent nous attendre que pour demain matin.

— Ce sont les messagers expédiés par les Yampa-Utahs qui ont averti les Yutes d'ici de notre prochaine arrivée, déclara Winnetou. Les guerriers qui nous suivaient ne peuvent encore être là.

— C'est certain, répliqua Great-Shatterhand. Après notre réception du bord de la vallée de Grand-River, ils auront attendu quelques heures avant de reprendre leur poursuite. Peut-être même ne viendront-ils qu'à l'aube… Mais non !... Écoutez !... On dirait que les voici !

Un long hurlement de joie retentissait tout à coup du sommet de la muraille rocheuse au bas de laquelle devisaient à voix basse les trois hommes. Des cris partant de la forêt répondirent sur-le-champ. D'autres clameurs résonnèrent derechef de la cime du rocher. Ce fut alors un assourdissant concert de hurlements. Au milieu d'un indescriptible tumulte, des guerriers s'emparèrent de tisons embrasés et coururent au-devant des Yampa-Utahs. Le bois s'illuminait rapidement.

— Filons ! conseilla Great-Firehand. Avec cette clarté, nous courons le danger d'être découverts d'un instant à l'autre.

— Impossible de s'éloigner, remarqua Great-Shatterhand. Les Yutes grouillent partout. Réfugions-nous dans les arbres jusqu'à ce que cette agitation soit calmée. Vite ! Winnetou est déjà perché.

L'Apache, en effet, n'avait point perdu de temps pour se nicher sur une haute branche touffue. Les blancs s'installèrent promptement au sein du feuillage de deux arbres contigus.

Les Yampa-Utahs rejoignirent bientôt leurs cousins de la forêt. Les guerriers descendirent de cheval, on emmena les montures, un jeune chef demanda si Winnetou et ses compagnons blancs avaient été capturés.

Cette question produisait un profond étonnement. Il fut répondu que non. Les Yampa-Utahs affirmèrent que la troupe de Winnetou devait avoir atteint la Vallée-des-Cerfs puisqu'ils avaient suivi sa piste jusque-là. Questions et réponses se succédaient avec une rapidité inouïe, mais personne ne se comprenait. Les Yampa-Utahs assuraient que les Visages-Pâles se trouvaient aux alentours, les Yutes des autres tribus déclaraient n'avoir vu ni Winnetou, ni Great-Shatterhand, ni Great-Firehand et ajoutèrent qu'ils n'avaient rencontré qu'une vingtaine de blancs qu'on s'était empressé de faire périr.

Cette nouvelle remplit les Yampa-Utahs d'aise. Ils s'imaginèrent qu'une partie de la troupe de Great-Firehand avait été prise. Escortés d'une douzaine de *braves* armés de torches, ils se transportèrent joyeusement sur le théâtre des récentes exécutions. En s'apercevant que les cadavres n'étaient point ceux des blancs qu'ils connaissaient, les Yampa-Utahs se mirent à hurler de fureur.

Un cri d'angoisse fit soudain vibrer les échos.

— *Uff !* s'écria un chef yute posté sous un arbre. Qu'entend-on là ? Soleil-Jaune et Quatre-Buffles sont là-bas !

Un second cri, semblable au premier, retentit de nouveau ; puis ce fut le crépitement de plusieurs coups de fusil.

— Les Navajos ! Les Navajos ! hurla le chef. Winnetou, Great-Shatterhand, Great-Firehand ont été les chercher pour se venger. Précipitez-vous sur eux, guerriers yutes ! Jetez-vous sur les chiens !

Des ombres glissaient dans la végétation en tirant…

C'étaient les Navajos. Ils avaient voulu tomber sur les Utahs à l'improviste et les prendre d'assaut, mais n'ayant pas assommé du premier coup la sentinelle postée au bas du chemin débouchant dans la vallée, deux cris successifs du moribond avaient jeté l'alarme dans le campement yute. Les Navajos se voyaient donc forcés de combattre pied à pied un adversaire plus nombreux et possédant l'avantage de connaître les moindres recoins de la forêt.

Du haut de leurs perchoirs, Winnetou, Great-Shatterhand et Great-Firehand suivaient passionnément toutes les péripéties de la lutte inégale.

Des trois chefs principaux demeurés auprès du grand feu après le départ de Soleil-Jaune et de Quatre-Buffles, deux luttaient avec l'ennemi afin de donner l'exemple à leurs *braves*. Le troisième, appuyé contre un arbre croissant à proximité du feu, dirigeait la bataille en lançant de temps à autre des ordres brefs et retentissants. C'était lui le commandant supérieur, le grand général qui rattachait tous les fils de la victoire certaine. Et, même quand les Navajos, ployant sous le nombre, se prirent à reculer lentement sans cesser de lutter, irrésistiblement repoussés par les Utahs, le vieux chef resta fidèlement à son poste. Il ne voulait point avancer avec ses guerriers et abandonnait aux autres capitaines le soin d'organiser la poursuite de l'adversaire. La gloire d'avoir su gagner la victoire par sa stratégie lui suffisait.

Le combat s'éloignait de plus en plus du théâtre où il avait débuté. Winnetou et ses deux amis quittèrent doucement leurs refuges.

— Dépêchons-nous de partir, murmura l'Apache. À leur retour de la bataille, les Yutes allumeront des feux de joie et nous ne pourrions plus nous en aller.

— Une idée ! fit Great-Shatterhand. Emmenons ce superbe général qui paraît savourer avec un si dédaigneux triomphe le plaisir d'être vainqueur.

— Bon ! acquiesça Winnetou. C'est facile. Il est tout seul. Je vais…

Il n'acheva pas. Une ombre bondit hors des ténèbres. La crosse d'un fusil retomba sur le crâne du général en chef qui s'abattit. Une main saisit le Yute par sa ceinture et le fit disparaître dans l'obscurité.

— Là ! grogna une voix. Great-Shatterhand et Great-Firehand ne sont pas les seuls à savoir immobiliser les Peaux-Rouges !

— Ma parole ! dit Great-Shatterhand étonné. C'est Hobble-Frank !

— On le dirait ! répondit Great-Firehand. Le gaillard serait-il devenu fou ?

— Fou ? Jamais de la vie. Sans doute tenait-il à se distinguer pour esbroufer les camarades et surtout Jemmy avec lequel il se querelle perpétuellement. C'est un brave garçon malgré sa bizarrerie de caractère. Suivons-le furtivement, puisque son chemin est le nôtre.

Comme ils approchaient de l'entrée du sentier menant à la caverne secrète, une détonation éclata.

— Hâtons-nous ! dit Great-Shatterhand. Un Yute doit l'attaquer. Pourvu que…

Le timbre rieur de l'organe de Frank interrompit le chasseur.

— Dindon ! grondait le boiteux. Tu ne pourrais pas faire attention où tu tires, hein ? Ce n'est point en reluquant la lune que tu m'attraperas. Tiens, attrape ça ! Et bonne nuit !

Un bruit de chute frappa l'ouïe de Winnetou et de ses compagnons qui couraient. Frank perçut le bruit de leurs pas.

— Halte ! ordonna-t-il. Ici, on tire et on tue !

— Ne tire pas, commanda Great-Shatterhand. Que fabriques-tu ici ?

— Ce que je fabrique ? Mais rien, donc ! riposta Frank d'un ton froissé. Cet endroit n'est pas une fabrique, que je sache !

Les chasseurs se mirent à rire.

— Et qui t'a permis de quitter ta retraite ? interrogea Great-Shatterhand.

— Qui ? Mais personne donc ! repartit fièrement le boiteux. Je suis un citoyen de la libre Amérique et de la prairie occidentale.

Les deux Indiens de Frank ne tardèrent pas à se trouver ligotés et bâillonnés à l'intérieur de la cachette des blancs. Winnetou et Great-Firehand se postèrent devant le rideau de verdure afin d'observer les mouvements des Yutes.

Ils les virent apparaître de loin grâce à la clarté que répandaient les feux dont le nombre fut rapidement doublé. Ceci indiquait que les Utahs avaient vaincu les Navajos.

Le bois était brillamment illuminé. Les guerriers allaient et venaient parmi la végétation, relevant leurs morts et leurs blessés. Selon la coutume indienne, les Navajos avaient emmené les leurs au fur et à mesure qu'ils reculaient sous la poussée des vainqueurs.

Les deux chefs restants se réunirent en conseil avec les principaux guerriers et l'on délibéra longuement sur ce qu'il convenait de faire.

Winnetou rampa vers le cercle formé autour des deux chefs. Caché derrière un groupe de buissons, il écouta la discussion et apprit que les morts seraient enterrés au cours de la nuit. Les chants funèbres devaient être différés.

Il s'agissait d'abord de délivrer les chefs yutes qu'on croyait entre les mains des Navajos.

C'était là une tâche encore plus impérieuse que celle d'attendre la venue de Winnetou et de ses célèbres compagnons blancs, d'autant plus que ceux-ci seraient immanquablement capturés aux environs du Lac d'Argent.

Dès la naissance de l'aube, il fallait s'élancer aux trousses des Navajos.

Winnetou en savait assez. Sans attendre la fin du débat, il se retira. En atteignant l'entrée de la cachette, il vit cinq chevaux groupés dans la verdure. Effrayés par le tumulte de la bataille, ces animaux avaient dû s'échapper. L'Apache pensa aussitôt à les employer au transport des trois chefs et du guerrier faits prisonniers. S'approchant des bêtes, il en prit une par le licol. Aucune d'elles ne bougea. Avec leur flair extraordinaire, les chevaux reconnaissaient un Indien et se laissèrent docilement conduire l'un après l'autre jusqu'au rideau végétal où Great-Firehand les recevait au fur et à mesure, puis les menait à la caverne. Quatre montures nouvelles furent ainsi introduites auprès de la troupe qui passait gaiement le temps en échangeant à voix basse d'amusants propos.

Frank, assis tout à côté de tante Droll qu'il ne quittait pour ainsi dire plus, venait de narrer son récent exploit. Il fut chaudement félicité par ses auditeurs. Triomphant, le bonhomme se tourna vers Jemmy dont il discernait l'embonpoint malgré l'obscurité.

— Hein ! lui dit-il. Tu vois que je suis bon à autre chose qu'à faire brûler un rôt.

— Je n'en ai jamais douté, mon vieux, riposta en riant le bon gros Jemmy. Ton sale caractère ne t'empêche certes point d'être un brave.

Frank allait se rebiffer. Lord Castlepool ne lui en donna pas le temps :

— Frank, j'ai deux fusils. Un seul suffit. Voulez-vous accepter l'autre ?

Ce disant, il tendait à Frank une arme magnifique.

— Vous plaisantez, sir ! murmura le boiteux stupéfait.

— Lord Castlepool est toujours sérieux, répliqua l'Anglais.

— Vous consentez réellement à vous séparer de ce fusil ?

— Oui.

— Et vous me le donnez pour de bon ?

— Naturellement.

— Oh ! Alors je le prends avec les deux mains en vous remerciant du fin fond de l'âme et du cœur, milord !

Comme la journée du lendemain promettait d'exiger de grands efforts, Great-Firehand conseilla de prendre quelque repos. Un *rafter* se posta devant le rideau de verdure, puis tout le monde s'étendit sur le sol de la caverne. La troupe fut réveillée à l'approche des premières lueurs grisonnantes du jour par le tapage des Utahs s'apprêtant à partir.

Lorsque le calme se fut rétabli, Winnetou alla explorer le bois et revint annoncer qu'il n'y avait plus un seul Yute dans la vallée. On pouvait donc enfin sortir de la caverne.

Deux groupes de cavaliers furent ensuite placés à l'entrée et à la sortie de la vallée, pendant que les autres la parcouraient.

Le départ des Yutes avait permis de débâillonner les otages et les nouveaux prisonniers, de sorte qu'ils pouvaient respirer et parler librement. Soleil-Jaune fut le premier à se servir de sa langue. Ayant longuement observé les faits et gestes des blancs, il dut finir par trouver le silence pesant, car il se tourna tout à coup vers Great-Shatterhand.

— Lequel d'entre vous m'a frappé ? demanda-t-il. Comment osez-vous ligoter et retenir en captivité des hommes qui ne vous ont rien fait ?

— Sais-tu qui nous sommes ? questionna Great-Shatterhand.

— Je connais Winnetou l'Apache, et sais que Great-Shatterhand et Great-Firehand l'accompagnent.

— C'est moi Great-Shatterhand. Je suis celui qui t'abattit.

— Pourquoi ?

— Pour te rendre inoffensif.

— Voudrais-tu insinuer que j'avais l'intention de te nuire ?

— Oui.

— Cela est un mensonge !

— N'essaie pas de me tromper. Je sais pertinemment que vous vouliez nous tuer bien que nous ayons fumé avec les Utahs le calumet de paix. Les Yampa-Utahs vous ont envoyé hier des messagers et vinrent ensuite vous rejoindre ici. Inutile de mentir davantage. Nous savons à quoi nous en tenir.

Soleil-Jaune détourna la tête et ne répondit pas. Le guerrier qu'avait assommé Frank à proximité de la caverne prit aussitôt la parole.

— Alors, les Visages-Pâles sont maintenant ennemis des Utahs, interrogea-t-il.

— Les Visages-Pâles sont amis de tous les Peaux-Rouges, répliqua Great-Shatterhand ; mais ils sont obligés de se défendre contre ceux d'entre les Indiens qui les traitent en ennemis.

— Les Utahs ont déterré les haches de guerre pour combattre les Visages-Pâles. Vous êtes ici des guerriers fameux qui ne les craignez point. Mais sais-tu que les Navajos se sont levés pour aller à l'aide des blancs.

— Oui.

— Les Navajos appartiennent à la race des Apaches et le plus célèbre capitaine votre compagnon. Je l'aperçois là-bas, près de son cheval. Pourquoi donc, alors, attaquez-vous un guerrier des Navajos et l'attachez-vous ?

— Parlerais-tu de toi-même ?

— Oui. Je suis un Navajo.

— Dans ce cas-là, pourquoi ne t'es-tu pas peint avec les couleurs de ta tribu ?

— Afin de me venger.

— Et pourquoi errais-tu encore par ici, alors que tes compagnons d'armes s'étaient déjà depuis longtemps éloignés ?

— Aussi pour satisfaire ma vengeance. Mon frère combattait près de moi, quand un chef yute le tua. Je m'empressai d'emporter son cadavre afin que l'ennemi ne pût le scalper et, bien que mes compagnons fussent loin, je retournai vers l'endroit où était tombé mon frère. Je me glissai inaperçu entre les rangs des Utahs. Mon frère avait été tué par un chef. C'est donc le scalpe d'un chef qu'il me fallait détacher. Je savais que le premier capitaine yute était resté en arrière dans la vallée. Je me mis à sa recherche. Je rencontrai soudain deux hommes : l'un mort, l'autre vivant. Ce dernier me remarqua. Je tentai de le tuer pour préserver ma vie. Il fut plus prompt que moi et m'abattit. En reprenant connaissance, je me trouvai dans les ténèbres et prisonnier. Appelle Winnetou ! Il ne me connaît pas, mais s'il me permet de parler avec lui, je lui prouverai vite que je suis un Navajo. Après avoir remis mon frère à mes compagnons, j'enlevai la peinture de mon visage pour éviter d'être immédiatement reconnu des Utahs.

— Je te crois, répondit Great-Shatterhand. Et, puisque tu es un Navajo, je vais te remettre en liberté séance tenante.

— Il ment ! s'écria subitement Soleil-Jaune. C'est un de mes guerriers qui espère se libérer en te trompant !

— Tais-toi ! commanda le chasseur. Si le captif était réellement un de tes *braves*, tu ne le trahirais point. Ton intervention me prouve justement qu'il a dit la vérité. Tu as le titre de chef, mais tu possèdes l'âme d'un lâche et n'es qu'un être vil autant que méprisable.

— Garde-toi de m'offenser ! gronda le Yute. J'ai le pouvoir de vous nuire à tous. Toutefois, si tu ôtes les liens qui emprisonnent mes membres, je pardonnerai. Si tu refuses, vous mourrez tous après avoir enduré tous les tourments imaginables.

— Tes menaces sont ridicules, déclara Great-Shatterhand en détachant le jeune Navajo.

Celui-ci frotta un instant ses membres raidis afin de les dégourdir et se leva d'un bond.

— Remets-moi ces chiens ! dit-il à Great-Shatterhand en désignant les chefs yutes. Plus tu seras bon envers eux, plus ils te trahiront. Je vais les scalper.

— Tu n'as aucun droit sur eux, répondit le chasseur. Peut-être t'emmènerons-nous, mais si tu t'avises de toucher à ces prisonniers, je te tuerai de ma main. Ce n'est qu'en les gardant vivants que je puis espérer les utiliser. Leur mort nous serait très nuisible.

La physionomie du jeune guerrier révélait qu'il lui était fort pénible de renoncer à sa vengeance. Cependant, il jugea préférable de se soumettre au désir de Great-Shatterhand.

En dédommagement de son sacrifice, le chasseur lui confia la garde des captifs en promettant de lui accorder le scalpe de tout prisonnier qui chercherait à s'évader. Cette promesse apaisa sur-le-champ la rancune du Navajo. C'était aussi une excellente combinaison : nul gardien ne garda jamais des captifs avec une plus sévère vigilance.

La majeure partie de la troupe se rendit ensuite sur le théâtre du trépas des tramps. Le spectacle que présentait au jour leurs cadavres mutilés était horrifiant.

— Et voici le *cornel !* s'écria Blenter après avoir examiné attentivement un cadavre cloué à un tronc d'arbre. Le brigand a donc malgré tout échappé à ma vengeance !

— Le *cornel !* fit Great-Firehand en s'approchant vivement de Blenter… C'est pourtant vrai ! Alors, le plan est perdu ! Que faire ?

— Peut-être le retrouverons-nous, fit Blenter. Il est plus que probable que nous aurons d'autres rencontres avec les Utahs. Qui saurait assurer que nous ne remettrons pas la main sur le précieux document !

— Hum ! Ce sera bien difficile, répondit Great-Firehand. Nous ignorons quel costume portait le *cornel* quand il fut capturé par les Yutes et ceux-ci auront distribué sa défroque entre plusieurs d'entre eux. Comment la reconnaître et en rassembler toutes les pièces ? Le plan est bien perdu et le vieux chef qui l'avait légué à Enguérand est mort. Il ne pourra donc point nous en remettre un second exemplaire.

— Vous oubliez, dit Watson, que ce vieux chef indien avait un fils et un petit-fils, absents du Lac d'Argent à l'époque où nous y étions, Enguérand et moi, mais qui demeuraient habituellement avec lui. Ils connaissent sûrement le secret de l'aïeul. Peut-être parviendrez-vous à le leur arracher par persuasion ou par force.

— C'est douteux, déclara Great-Firehand. Ce n'est ni par la force ni par la persuasion qu'on peut faire révéler à un Indien un secret qu'il veut garder, surtout quand il s'agit d'indiquer la place d'un trésor caché. Il mourrait plutôt que de parler.

— Cela dépend, reprit Watson. Les « Deux Ours » sont, paraît-il, amis des blancs. Peut-être parleront-ils.

— Les « Deux Ours » ? fit Great-Firehand. Est-ce là le nom des Peaux-Rouges en question.

— Mais oui ! Le père s'appelle Grand-Ours et le fils Petit-Ours.

— Parbleu ! Je le connais ! s'écria Great-Firehand. Je vis ces Indiens sur le *Dogfish*. Ma parole ! il y a belle lurette que je ne songeais plus à eux ! Comment ai-je donc pu les oublier ?

— Je connais aussi Nintropan-Hauey et Nintropan-Homosh, dit Winnetou. Ce sont mes amis et ceux des Visages-Pâles. Ils demeurent là-haut, au bord du Lac d'Argent.

— À la bonne heure ! répondit Great-Firehand. Voilà qui me console de la perte du plan volé par le *cornel*. Les « Deux Ours » nous fourniront sans doute tous les détails nécessaires à notre entreprise. Malheureusement, on se bat là-bas et les Yutes se trouvent entre le lac et nous. Jamais nous ne réussirons à traverser leurs lignes.

— Que mon frère ne s'inquiète point à ce sujet, remarqua Winnetou. Nul besoin n'est pour nous de passer entre les Utahs. Je connais un chemin qu'ignorent les Yutes. Il est passablement difficultueux, mais si nous partons sans retard il nous permettra d'atteindre les hauteurs du Lac d'Argent avant les Utahs et même plus tôt que les Navajos.

— Ah ! ce serait là un grand avantage repartit Great-Firehand. Dépêchons-nous donc de filer. Dès que ces cadavres auront été enterrés, nous n'aurons plus rien à faire ici. En devançant les Yutes au Lac d'Argent, peut-être arriverons-nous à conclure avec eux un pacte de paix, grâce aux otages dont nous disposons.

CHAPITRE III

Il n'existe point de mots susceptibles de décrire la grandiose splendeur qui frappa les yeux éblouis des intrépides aventuriers, quand, après quelques jours de chevauchée ardue, ils débouchèrent enfin du canon secret où les avait guidés Winnetou et se tinrent au seuil d'un immense plateau rocheux.

Great-Firehand fit soudain halte entre deux masses de granit, séparées d'une dizaine de pieds, et jeta sur l'intervalle un regard scrutateur.

— Il me semble que c'est ici que je sortis après avoir découvert mon filon métallique, dit-il. Je ne crois pas me tromper. C'est l'entrée d'une gorge.

— Et c'est là que tu veux aller ? interrogea Great-Shatterhand.

— Oui. Avec vous, naturellement.

— Es-tu bien sûr que ce soit le commencement d'un canon ? On dirait que ce n'est qu'un enfoncement sans issue.

— Il faut voir. Il est possible que je fasse erreur.

Il s'apprêtait à descendre de cheval. Winnetou lui fit signe de n'en rien faire. Conduisant sa monture dans l'ouverture, l'Apache dit avec son calme habituel :

— Que mes frères me suivent. C'est ici le commencement d'un chemin qui abrégera beaucoup notre route.

— Comment le sais-tu ? questionna Great-Firehand surpris.

— Winnetou connaît toutes les montagnes, toutes les vallées, toutes les gorges, toutes les crevasses de la région. Tu dois savoir qu'il ne se trompe jamais.

— C'est juste. N'empêche que tu m'étonnes. J'étais fort loin de me douter que tu avais erré dans ces solitudes. Pourrais-tu me dire où mène ce chemin ?

— Oui. Cette gorge va d'abord aller en se rétrécissant ; puis elle s'élargira énormément et deviendra une grande plaine rocheuse qui s'élèvera graduellement.

— C'est exactement cela ! s'écria Great-Firehand. Je me trouve au bon endroit. Le plateau en question s'étend à une altitude de plusieurs centaines de mètres. Et après, Winnetou ? Que sais-tu encore ?

— Le bord supérieur de ce plateau plonge dans le vide, formant une espèce de vaste bassin rond, d'où part une étroite gorge sinueuse pour aboutir beaucoup plus loin dans la magnifique vallée du Lac d'Argent.

— C'est vrai. Es-tu descendu au fond du bassin en question ?

— Oui.

— Y as-tu vu quoi que ce soit de remarquable ?

— Non. Il n'y a là rien d'intéressant : on n'y voit ni eau, ni herbe, ni bêtes d'aucune sorte, il n'y a rien, rien… rien que la roche aride.

— Je te prouverai qu'on y rencontre des choses infiniment plus précieuses que l'eau et l'herbe.

— Ferais-tu allusion à la veine argentifère que tu as découverte ?

— Oui. Et il n'y a pas que de l'argent en ce lieu, mais encore de l'or. C'est uniquement pour retrouver cette mine que je m'embarquai dans l'expédition du Lac d'Argent. En avant !

Au bout de deux kilomètres environ de traversée, les aventuriers atteignirent le bord d'une profonde dépression en forme de bassin. La plongée était si brusque, qu'il fallut descendre de cheval. On dut délier les jambes des otages et chacun descendit lentement en tenant sa monture par la bride. Dès que le fond du creux fut atteint, on rattacha les captifs sur leurs chevaux et plusieurs *rafters* les emmenèrent dans la gorge conduisant au Lac d'Argent, afin qu'ils ne pussent voir Great-Firehand montrer à ses amis le filon argentifère.

Le bassin avait un diamètre d'au moins quinze cents mètres. Son sol se composait de sable très épais auquel se mélangeaient des cailloux de la grosseur d'un poing d'homme.

— Allons, Butler, fit Great-Firehand à l'ingénieur, examinez ça et veuillez me dire votre opinion.

Butler inspecta longuement le terrain.

— Ma foi ! dit-il enfin, la nature du terrain indiquerait assez l'existence d'un dépôt argentifère. Toutefois, je ne puis me prononcer catégoriquement en cinq minutes.

Il me faut d'abord étudier soigneusement la roche, en prélever des échantillons et les analyser. En tous cas, si le métal existe ici ce doit être en quantité extraordinaire. Cette vaste dépression fut naturellement creusée au cours des siècles par de successives perturbations terrestres. L'eau des hauteurs environnantes s'accumulait ici. Ne pouvant se déverser, elle tournoyait, usant la roche qui s'effritait et tombait en sable et gravier au fond de la cavité. Le sol que nous foulons fut donc formé par des sédiments superposés qui peuvent renfermer en de très grandes proportions le métal transporté par les eaux. Il suffira de piocher çà et là pour savoir si vos espérances sont fondées ou non.

— Inutile de se donner la peine de piocher, déclara Great-Firehand. Si vous trouviez de l'argent ou de l'or contenus dans la roche des bords de cet ancien étang, que penseriez-vous ?

— Il va sans dire que, si les rives de ce trou contiennent du métal, le fond doit certainement en être également imprégné.

— Parfait ! Venez donc que je vous montre quelque chose d'intéressant.

Traversant rapidement une partie de la dépression, il se dirigea vers un endroit qu'il paraissait connaître exactement.

Il détacha plusieurs fragments de roc qui dérobaient à la vue une fissure dans laquelle il mit le bras.

— J'ai caché ici, dit-il, du minerai extrait de cet endroit même dont je prélevai un échantillon que je fis analyser. Je vais voir si l'avis de Butler corrobore le résultat de l'analyse.

Retirant la main de la crevasse, il tendit à l'ingénieur une sorte de pierre blanche et brunâtre dont s'empara celui-ci.

— Ma parole ! s'écria-t-il, mais il y a là de l'argent natif ! Et ce bloc se trouvait dans cette crevasse ?

— Oui. D'ailleurs la fissure en est pleine.

— Dans ce cas-là, je puis d'ores et déjà vous certifier que vous déterrerez ici une fortune.

— Et il existe nombre d'autres crevasses aussi riches en métal, sans parler du minerai que contient tout le fond de cette immense excavation.

— Quel trésor !

— Et ce n'est pas tout ! Regardez donc ça, à présent.

Il sortit de la fente deux ou trois grains de la grosseur d'une noisette.

— Des pépites ! s'écria l'ingénieur. Les auriez-vous aussi retirées d'ici ?

— Certes ! répondit Great-Firehand. Ce fut le hasard qui me fit découvrir cette mine. Je m'étais caché ici afin d'échapper aux Peaux-Rouges qui me traquaient. Souffrant terriblement de la soif, j'eus l'idée de creuser le sol pour essayer de dénicher un peu d'eau. Je ne pus y réussir, mais je trouvai plusieurs pépites.

— De l'or ! De l'argent ! s'écria Butler en continuant à examiner la roche métallifère. Il n'y a qu'une analyse chimique qui puisse me fixer sur le pourcentage de métal contenu ici ; mais je suis à même d'assurer dès maintenant que cette mine vaut plusieurs millions. Mes compliments, monsieur Dorvel !

Avant de quitter ce site, je désirerais savoir si l'exploitation de la mine sur une vaste échelle rencontrerait des difficultés insurmontables. Il suffira de quelques minutes de répit pour permettre à M. Butler de me répondre.

L'ingénieur explora du regard le vaste bassin argentifère et aurifère.

— C'est d'abord de l'eau qu'il faudrait, remarqua-t-il. Quel est l'endroit le plus rapproché d'ici où l'on pourrait s'en procurer en quantité suffisante ?

— Le Lac d'Argent.

— Quelle distance le sépare de la mine ?

— Il faut compter deux heures de chevauchée lente pour s'y rendre d'ici.

— Se trouve-t-il à plus grande altitude que cette dépression ?

— Certes. La différence de niveau est même très grande.

— C'est là un détail important. Nous aurions, ainsi la pente indispensable pour amener l'eau de là-haut jusqu'ici. Le tout est de savoir si le contenu du lac peut être déversé de ce côté ?

— Le cañon où vous avez vu disparaître nos prisonniers en compagnie de leurs gardiens mène au Lac d'Argent. C'est, il est vrai, l'unique voie praticable pour y aller de ce bassin, mais cette gorge débouche à quelques mètres du lac.

— C'est l'essentiel. Dans ces conditions, je crois la difficulté facile à vaincre. Mais nous aurons besoin de tuyaux. Des conduites de bois feraient provisoirement parfaitement l'affaire. On les remplacerait ultérieurement par une installation métallique. Y a-t-il des arbres en quantité suffisante aux environs ?

— Je le crois ! Le Lac d'Argent est entouré de bois.

— Dans ce cas-là, tout va bien. Peut-être n'aurait-on même pas besoin de disposer des conduites sur tout le parcours de la gorge. Sans doute sera-t-il possible de construire, à une distance plus ou moins grande de la mine, un réservoir où se déverserait le lac à ciel ouvert. De là, on serait forcé de poser une série de tuyaux, afin d'obtenir la pression nécessaire à l'arrosage intense de la roche métallifère ; car, bien entendu, nous n'abattrons point la roche à l'aide de la pioche ou du pic. Nous la détacherons et laverons les boues au moyen de jets d'eau continus. Ce n'est que dans les endroits où elle sera trop dure que nous ferons intervenir les instruments.

— Et l'écoulement des eaux ? questionna Great-Firehand. Comment pensez-vous y faire face ?

— C'est facile. On installera une machine élévatoire quelconque qui transportera l'eau du bassin au faîte du plateau que nous avons traversé tout à l'heure. De là, elle s'écoulera d'elle-même au fond de la gorge opposée, puisque l'inclinaison oblique par là. Pour commencer, une simple noria suffira. Plus tard, on fera venir des pompes. Nous aurons également besoin de quelques machines. Mais, cela non plus n'est pas un obstacle insurmontable. En un mois de temps, nous pourrons réunir tous les premiers éléments indispensables au début de l'exploitation de ces richesses. Il ne reste que deux points à éclaircir.

— Lesquels ?

— D'abord les Indiens. Nous laisserons-nous massacrer par eux ?

— Inutile de vous préoccuper à ce sujet, monsieur Butler, repartit Great-Firehand. Nos amis Great-Shatterhand et Winnetou, sans parler de votre serviteur, nous sommes en si bons rapports avec les tribus de ces régions, qu'il n'y a rien à redouter de ce côté.

— Parfait ! Mais demeure la question de la mine, y compris surface et sous-sol. À qui appartient cet endroit ?

— Aux Indiens Timbabatchs. Winnetou saura les convaincre de nous le vendre.

— Le gouvernement des États-Unis reconnaîtra-t-il cet acte de vente ?

— J'ai déjà fait les démarches nécessaires à ce sujet. Tout marchera comme sur des roulettes.

— S'il en est ainsi, dit Butler, je n'ai plus aucune objection à soulever et mon concours vous est acquis. En remontant la gorge, j'étudierai la possibilité de dérivation du lac. Venez !

Great-Firehand reboucha la crevasse et la troupe s'ébranla.

Il y avait près de deux heures qu'elle chevauchait sans interruption, quand le cañon s'élargit brusquement et déboucha presque aussitôt dans un site spacieux recouvert d'herbe et de buissons. Une petite mare d'eau claire se trouvait au centre. Les chevaux, altérés et affamés, hennirent de plaisir et s'arrêtèrent d'eux-mêmes.

Étant descendus pour permettre aux pauvres bêtes de boire et de paître, les cavaliers se groupèrent à l'ombre en devisant gaiement.

— Eh bien ? demanda Great-Firehand à Butler. Vous avez examiné le cañon. Pensez-vous qu'il se prêtera au déversement du lac ?

— J'en suis sûr, répondit l'ingénieur sans la moindre hésitation. En outre, il est grandement assez large pour l'installation d'une voie de transport. C'est absolument merveilleux. On jurerait que la nature a tout disposé aux alentours de cette mine en vue d'un aménagement parfait.

— Entends-tu ? dit joyeusement Frank à tante Droll. Ma maison de New-York n'est plus un château en Espagne. C'est pour le coup que je m'en paierai du bon temps.

— Tu viendras me voir dans ma ferme normande, répondit tante Droll. Je te gaverai d'un lait qui renfermera autre chose que de l'eau et de l'amidon ; je te régalerai d'énormes tranches de pain bis surmontées d'une épaisse couche de beurre qui sentira la noisette. Il n'y a qu'en Normandie, vois-tu, mon vieux, qu'on peut trouver ça. Du reste j'invite toute la troupe à venir séjourner à ma ferme… toute la troupe, sauf les prisonniers yutes, naturellement ! Grand-Loup serait capable de me coller à un poteau de torture quelconque… Mieux vaut le laisser ici, sinon l'expédier chez le père Manitou.

On se mit à rire.

— Hélène ! s'écria subitement l'ingénieur. Je ne vois plus ma fille. Où est-elle ?... Hélène ! Hélène !

L'écho seul lui répondit.

La fillette avait aperçu des fleurs au-delà trou d'eau. C'étaient les premières qu'elle voyait depuis longtemps. Tout en les cueillant, elle cheminait sans remarquer qu'elle s'éloignait du campement provisoire de ses compagnons.

Quand elle eut l'idée de relever la tête, elle se vit seule au milieu des arbres. Vaguement effrayée, elle s'apprêtait à rebrousser chemin, lorsqu'une main lui ferma vivement la bouche. Trois hommes surgirent, l'un deux exhiba un couteau.

— Silence ! ordonna-t-il en mauvais anglais ; autrement tuer !

Trop épouvantée pour tenter de résister, Hélène ne bougeait pas. Ses ravisseurs l'emportèrent dans un défilé débouchant sur une pente boisée que remontait une sente battue menant à un bois. Au sein d'une clairière apparut un groupe d'Indiens assis autour d'un feu.

Leurs armes gisaient à côté d'eux, mais ils les saisirent et se levèrent précipitamment en voyant leurs camarades avec une étrangère.

Il s'en suivit un colloque animé auquel Hélène ne comprenait rien. Néanmoins, aux regards menaçants qui la fixaient, la fillette devinait le danger. Elle se souvint tout à coup du totem de Petit-Ours. L'arrachant prestement du cordon passé autour de son cou, elle le tendit à un Indien qui lui paraissait plus terrible que les autres.

— Nintropan-Homosh, dit-elle en même temps.

Le Peau-Rouge déplia le morceau de cuir, examina les caractères, ébaucha un geste d'étonnement.

— *Uff !* fit-il.

Le totem passa de main en main.

— *Son ombre est mon ombre, et son sang est mon sang ; il est mon frère aîné*, lurent les Indiens tour à tour.

Les visages s'éclaircirent, les physionomies devinrent amicales.

— *Uff ! uff ! uff !* répétait-on à la ronde.

— Qui donné ? interrogea celui qui avait déjà parlé à Hélène pour lui dire de se taire.

— Nintropan-Homosh.

— Jeune chef ?

— Oui.

— Où ?

— Sur l'Arkansas, à bord du *Dogfish*.

— *Dogfish ?* Ça être grande pirogue à feu ?

— Oui.

— Ça vrai. Nintropan-Homosh été sur Arkansas dans grande pirogue à feu. Et qui être hommes… là-bas, avec toi ?

De son bras tendu, il indiquait le défilé.

— Winnetou, Great Shatterhand, Great-Firehand.

— *Uff ! uff !* fit l'interlocuteur d'Hélène.

— *Uff ! uff ! uff !* répétèrent ses camarades.

L'Indien rouvrait la bouche pour continuer son interrogatoire, quand les arbrisseaux s'écartèrent brusquement et les blancs apparurent. Les Peaux-Rouges furent cernés en un clin d'œil. Winnetou avait découvert la piste des ravisseurs d'Hélène et toute la troupe s'était promptement lancée à leurs trousses. Aucun d'eux n'esquissa le moindre geste de défense. Celui qui avait questionné Hélène connaissait Winnetou pour l'avoir rencontré plusieurs années auparavant.

— Le grand chef des Apaches ! s'écria-t-il. *Uff !* Cette petite fille blanche possède le totem de Nintropan-Homosh et est notre amie. Nous l'avons prise parce que nous ignorions si ceux qui l'accompagnaient étaient amis ou ennemis.

Les Indiens avaient la figure barbouillée de couleur bleue et jaune.

— Vous êtes des guerriers timbabatchs ? interrogea Winnetou.

— En effet.

— Comment se nomme votre chef ?

— Tchia-Nitsas.

Cela signifie Longue-Oreille. Sans doute que celui qui répondait à ce beau nom avait l'ouïe extrêmement fine.

— Où est-il ? demanda Winnetou.

— Au bord du Lac.

— Combien de guerriers êtes-vous ici ?

— Cent.

— D'autres tribus sont-elles rassemblées ici ?

— Non. Mais il doit arriver bientôt deux cents guerriers navajos pour combattre les Utahs. Nous descendrons ensemble vers le nord, afin d'enlever les scalpes yutes.

— Prenez garde que ce ne soit eux qui s'emparent des vôtres ! Avez-vous posté des sentinelles à l'entrée des canons ?

— Pourquoi faire ? Nous n'avons pas d'ennemis à redouter ici.

— Il en viendra à bref délai plus que vous n'en voudrez. Nintropan-Hauey est-il près du lac ?

— Oui, et Nintropan-Homosh aussi.

— Conduisez-nous vers eux.

Quelques *rafters* apparaissaient justement en compagnie des captifs et des chevaux. La troupe se remit en selle et suivit les Timbabatchs. Il va sans dire que l'ingénieur Butler se réjouissait sincèrement d'avoir retrouvé si vite sa fille saine et sauve.

Au bout de quelques minutes de marche sous bois, les aventuriers aperçurent une vaste pièce d'eau miroitante entourée de pelouses.

— Le Lac d'Argent, messieurs ! déclara Great-Shatterhand en tournant la tête vers ceux qui venaient derrière lui. Nous voici enfin à destination.

Au milieu du lac se trouvait une île toute ronde d'environ cent pas de diamètre où s'élevait une curieuse construction en briques.

À l'approche des étrangers, de nombreux Indiens émergèrent des huttes, mais ne manifestèrent aucune agitation. C'étaient des Timbabatchs. La vue de leurs guerriers cheminant paisiblement devant les blancs suffisait à les tranquilliser.

Comme la colonne atteignait les premières habitations, deux hommes sortirent soudain de la construction de l'îlot. En les remarquant, Winnetou, se servant de ses deux mains en guise de porte-voix, cria :

— Nintropan-Hauey ! Winnetou est arrivé !

Un cri lui répondit. Les deux hommes descendirent une pirogue pendue à un arbre ? La mirent à l'eau et pagayèrent vers l'autre rive.

C'étaient les « Deux-Ours ». Sans doute leur étonnement devait-il être grand à l'apparition des figures connues, mais ils ne le trahirent point. Le visage du père comme celui du fils restèrent impassibles. Grand-Ours tendit la main à Winnetou, disant de sa voix calme :

— Le célèbre chef des Apaches est partout, et, là où il surgit, les cœurs se réjouissent toujours. Je souhaite aussi la bienvenue à Great-Shatterhand que je connais et à Great-Firehand qui voyagea avec moi sur l'Arkansas.

À la vue de tante Droll, un sourire éclaira la figure du Tonkava.

— Mon frère blanc est également le bienvenu, dit-il en anglais.

Il serra la main à tous les chasseurs et aux *rafters*. Petit-Ours était encore trop jeune pour l'imiter. Son âge ne lui permettait point de se comparer aux guerriers et *Westmen* fameux que saluait si amicalement son père, mais il pouvait converser avec Hélène qui avait aussitôt couru à côté de lui.

Les Timbabatchs s'empressèrent autour des blancs et emmenèrent leurs chevaux paître dans le bois, là où se trouvaient déjà les montures indiennes. Le grand chef de la tribu, cependant, ne jugeait pas utile de se montrer. Ce ne fut qu'au bout d'une vingtaine de minutes qu'il se décida à quitter sa cabane. Il se prit à marcher de long en large fort contrarié de ce que nul ne semblât faire attention à lui. C'était un grand gaillard au visage renfrogné, pourvu de jambes et de bras si extraordinairement longs qu'ils lui donnaient une vague ressemblance avec un orang-outang. La subite apparition d'un si fort nombre de Visages-Pâles le surprenait autant que ses guerriers, mais il croyait que sa dignité exigeait qu'il parût ignorer leur présence. Aussi demeurait-il fièrement à l'écart ou, tournant le dos à la troupe de Great-Firehand, contemplait les hauts sommets des monts voisins avec une application telle, qu'on eût pu s'imaginer qu'il les apercevait pour la première fois.

Tante Droll, qui avait la louable habitude ne fureter partout et dont l'œil de lynx ne laissait rien échapper, remarqua vite l'étrange attitude de l'orgueilleux Peau-Rouge. S'approchant de lui, d'un air guilleret, il lui demanda de sa voix la plus aimable :

— Pourquoi Longue-Oreille se tient-il seul ici ? Ne voudrait-il point saluer les fameux guerriers des Visages-Pâles ?

L'Indien grommela quelques paroles inintelligibles. La physionomie souriante, tante Droll se campa bien en face du maussade personnage et gratifia irrévérencieusement son ventre de quelques tapes amicales.

— Ne fais donc pas la tête, vieux frère ! conseilla-t-il de son ton le plus engageant, et parle anglais. Je ne comprends point ton charabia.

Le Peau-Rouge bredouilla une ou deux phrases en idiome timbabatch.

— Voyons, reprit tante Droll, ne te donne pas la peine de jouer la comédie. Je sais que tu connais passablement la langue anglaise.

— No !

— Tiens ! Et me connais-tu ?

— No !

— Alors, tu ne m'as jamais vu ?

— No !

— Hum ! Fouille ta mémoire, mon ami. Tu dois certainement te souvenir de moi ?

— No !

— Nous nous rencontrâmes naguère à Fort-Defience.

— No !

— Fiche-moi la paix avec tes « no ! » Tâche de te rappeler, que diable ! Il y avait là trois blancs et onze Indiens. Nous avons joué ensemble aux cartes en nous arrosant de temps en temps le gosier. Mais les Peaux-Rouges furent beaucoup moins sobres que les Visages-Pâles, tant et si bien qu'ils ne surent plus où ils étaient ni comment ils s'appelaient. Ils dormirent tout un après-midi et toute une nuit sans s'éveiller. Tu peux avoir oublié cette charmante histoire-là. Allons, ne t'en souviens-tu pas ?

— No !

— Soit ! Mais tes réponses me prouvent que tu comprends ce que je te débite : c'est l'essentiel. Continuons donc à causer. Je finirai bien par te rafraîchir la mémoire. Écoute ! Il y avait pas mal de temps que ronflaient les onze Indiens, quand nous autres blancs, eûmes aussi

l'idée de nous reposer un brin. Comme il n'y avait de la place nulle part, nous nous étendîmes sur le sol d'une remise à côté des Peaux-Rouges. À notre réveil, ceux-ci avaient déjà déguerpi. Sans doute sais-tu où ils étaient allés ?

— No !

— Et les sacripants avaient emporté mon fusil et mon sac de balles. Heureusement, je n'ai pas perdu tout espoir de les retrouver un jour ou l'autre, car, figure-toi que j'avais eu la précaution de faire graver « T. D. » Tante Droll sur le canon de l'arme. Justement, je remarque ces deux majuscules sur le canon de la tienne et exactement à la même place ! Pourrais-tu me dire de quelle façon mes lettres se sont marquées sur ton fusil ?

— No !

— Et mon sac de balles portait également les majuscules « T. D. » brodées, en perles. Je le suspendais comme toi à ma ceinture et je constate que le tien est aussi décoré de la même broderie et des mêmes lettres. Saurais-tu m'expliquer comment cela se fait ?

— No !

— Dans ce cas-là je vais te renseigner, mon cher Longue-Oreille, poursuivit tante Droll de son même ton affable. Mon fusil et mon sac de balles sont en ta possession parce que tu me les as empruntés par mégarde durant mon sommeil et tu auras oublié de me les rendre. Voici l'occasion de me les restituer. Un chef Peau-Rouge ne se pare jamais que des objets qu'il a gagnés et dédaigne toujours les choses volées. C'est pourquoi je vais illico t'en débarrasser.

Avec la souple agilité d'un chat, tante Droll s'empara du fusil et du sac de balles qu'essayait vainement de retenir Longue-Oreille et lui tourna le dos. Il n'avait pas fait deux enjambées que l'Indien sautait sur lui.

— Veux-tu te rendre ! grogna-t-il en anglais.

— No ! riposta Droll.

— Fusil être à moi !

— No !

— Et sac être aussi à Longue-Oreille !

— No !

— Visage-Pâle être voleur !

— No !

— Visage-Pâle donner vite, si non Longue-Oreille forcer lui.

— No !

L'Indien tira son couteau. Chasseurs et *rafters* s'amenaient précipitamment, persuadés qu'une lutte était inévitable. Tante Droll leur signifia d'un geste qu'il désirait se débrouiller seul ; puis, éclatant de rire au nez de Longue-Oreille abasourdi, il s'écria :

— Non, mais, vieux frère, tu as vraiment un toupet monstre ! Alors, ce serait moi le voleur de mes propres biens, à présent ! Vit-on jamais pareille audace ! Mais ne nous disputons point pour si peu. II y a belle lurette que j'ai remplacé le fusil et le sac que tu m'as volés. Je te permettrai donc de les conserver si tu consens à répondre honnêtement à mes questions. Recommençons l'interrogatoire : me connais-tu ?

— Yes ! riposta Longue-Oreille, au grand étonnement des assistants.

— Bon ! Et tu étais en ma compagnie à Fort-Defience ?

— Yes !

— Avais-tu bu de trop ?

— Yes !

— Et filas-tu en emportant mon fusil et mon sac de balles ?

— Yes !

— Parfait ! Puisque tu as avoué ton méfait, je te fais cadeau du fusil et du sac. Tiens, reprends-les et tends ta patte, que je la serre. Nous sommes amis, maintenant, et je veux croire que tu ne chaparderas plus jamais à l'avenir.

Longue-Oreille saisit les objets que lui remettait tante Droll. Pas un muscle de sa physionomie ne tressaillit.

— Mon frère blanc est mon ami, fit-il très amicalement. Il est juste et équitable, car il rend à Longue-Oreille le fusil et le sac qu'il vient de trouver sur lui. Le Visage-Pâle est un ami des guerriers rouges et je l'aime sincèrement.

— À la bonne heure, mon vieux, répondit le Normand en riant. Ça me fait plaisir de t'entendre parler ainsi. Sois certain que mon affection n'est pas inférieure à la tienne. Tu devras bientôt le reconnaître, car, sans notre venue, il est infiniment probable que toi et tes braves auriez perdu vos scalps.

— Qui devait donc venir les prendre ?

— Les Utahs, vieux frère.

— Allons donc ! Le Visage-Pâle se trompe. Les Utahs ont été battus par les Navajos que nous allons suivre, afin d'enlever beaucoup de scalpes yutes.

— C'est toi qui fais erreur.

— Non, car j'aperçois les grands chefs yutes et cinq de leurs grands guerriers. Puisqu'ils sont prisonniers, c'est qu'ils furent vaincus.

— Non. Les bonshommes que tu mentionnes ont été attrapés par nous, et non par les Navajos. Ces derniers, au contraire, durent reculer sous la poussée furieuse des Utahs vainqueurs. Et les Yutes se sont ensuite jetés à la poursuite des Navajos. Ils viennent par ici. Peut-être arriveront-ils encore au Lac d'Argent aujourd'hui même.

— *Uff !* s'écria Longue-Oreille, dont la bouche resta ouverte de stupéfaction.

— *Uff ! uff ! uff !* répétèrent ses *braves* qui s'étaient graduellement approchés.

— Est-ce possible ? interrogea Grand-Ours.

— Oui, déclara Winnetou. Mais des explications détaillées seront fournies ultérieurement. Pour l'instant, il s'agit de vaquer aux préparatifs de défensive que réclame la situation présente. Il faut s'attendre d'un moment à l'autre à l'apparition de l'ennemi. Que cinquante guerriers timbabatchs aillent donc se poster au fond du cañon. Humply-Bill et Gunstick-Uncle les y accompagneront.

— Moi aussi ! s'écria tante Droll.

— Moi aussi ! fit vivement Frank.

— Bon ! répondit Winnetou. Vous vous cacherez dans la gorge en l'endroit où elle se rétrécit le plus. Les Utahs, qui pourchassent sûrement les Navajos, tenteront de s'élancer derrière eux afin de gagner le Lac d'Argent par surprise. Vous laisserez naturellement passer les Navajos et recevrez les Yutes à coups de fusil. Dès que vous remarquerez la venue de l'ennemi, envoyez-nous ici un messager pour que nous puissions aller à votre aide. Hâtez-vous de panser vos chevaux et de vous restaurer. Grand-Ours vous donnera à manger.

Les cinquante Indiens et les quatre blancs ne tardèrent guère à se trouver prêts. Petit-Ours pria son père de lui permettre d'aller avec eux, ce qui lui fut aussitôt accordé. Le jeune homme connaissait mieux que les Timbabatchs le site du Lac d'Argent et ses alentours, sa présence ne pouvait manquer d'être fort utile aux défenseurs du cañon.

Conduit par Petit-Ours, le détachement descendait le cañon depuis trois quarts d'heure environ, s'enfonçant progressivement entre deux murailles perpendiculaires de granit, quand le guide fit signe d'arrêter.

— C'est ici qu'il convient d'attendre l'ennemi, déclara Petit-Ours en anglais aux quatre blancs qui le suivaient immédiatement. Ici être assez de trous et crevasses pour bien cacher nous.

Des bruits de pas interrompirent la conversation. Un cavalier navajo ne tarda pas à surgir. Son cheval pouvait à peine se traîner et lui-même devait être blessé, car ses vêtements étaient ensanglantés. Petit-Ours quitta furtivement sa cachette. Le Navajo fit aussitôt halte.

— *Uff !* Mon jeune frère ! dit-il. Les guerriers qu'attendaient les Navajos sont-ils déjà arrivés ?

— Pas encore.

— Dans ce cas-là, nous sommes perdus !

— Comment un guerrier navajo ose-t-il croire à sa défaite possible ? demanda sévèrement Petit-Ours.

— Parce que le Grand-Esprit a délaissé les Navajos pour favoriser les chiens de Yutes. Nous les avons attaqués dans la Vallée-des-Cerfs et nous aurions dû les vaincre ; mais nos

chefs perdirent subitement la raison et nous fûmes vaincus. Nous dûmes chercher le salut dans la fuite. Les Utahs se jetèrent à nos trousses. Ils étaient plus nombreux que nous. Néanmoins, nous aurions pu nous retirer en combattant, si une nouvelle armée n'était venue ce matin grossir encore les rangs de l'adversaire qui disposait alors d'au moins quatre guerriers contre un seul des nôtres. Nous fûmes enveloppés.

— *Uff !* Par conséquent, les Navajos sont exterminés ?

— Presque. La bataille sévit encore à dix portées de fusil d'ici. Les Navajos avancent lentement de ce côté en faisant l'impossible pour arrêter les progrès de l'ennemi.

Petit-Ours traduisit à tante Droll les paroles du guerrier.

— C'est bon ! répondit le Normand. Dis-lui de monter au Lac d'Argent le plus vite possible et de prévenir les nôtres.

Ainsi fut fait. À peine Winnetou, Great-Shatterhand, Great-Firehand et le restant de leur troupe venaient-ils de se dissimuler au long du cañon que les Navajos apparaissaient. Leurs pertes avaient été si grandes, que les survivants ne comptaient plus qu'une soixantaine d'hommes, dont la moitié au moins marchait à pied, ayant eu leurs montures tuées sous eux. Petit-Ours sortit la tête hors de sa cachette.

— Que les Navajos passent très vite, souffla-t-il. Nous avons ici assez de guerriers pour arrêter les Utahs.

Ces paroles furent transmises à voix basse de bouche en bouche jusqu'à l'arrière-garde des Navajos qui ne changèrent rien dans leur attitude pour ne pas éveiller les soupçons de l'ennemi venant derrière eux.

Dès que le dernier Navajo eut franchi le col du cañon, Winnetou commanda de faire feu sur les premiers Yutes qui surgissaient. Plusieurs cadavres s'empilèrent inopinément en travers du passage. Avec un cri de rage, les Utahs reculèrent.

Quelques minutes s'écoulèrent. L'ennemi ne réapparaissait point.

— Voilà une réception qui doit les faire réfléchir, déclara Winnetou. Quel dommage que les Navajos se soient tellement hâtés ! Avec plus de lenteur et de prudence, ils eussent vaincu les Yutes en n'essuyant que des pertes insignifiantes et peut-être aucune.

— J'ai averti les Navajos, répondit Grand-Ours au chef des Apaches. Je leur conseillai d'attendre le rassemblement complet de tous les guerriers avant d'entreprendre l'expédition contre les Yutes ; ils refusèrent d'écouter mes avis. Ils se figuraient que les Utahs n'avaient pas encore eu le temps de se réunir et espéraient les anéantir groupe par groupe successivement.

— Et quelle est la situation de Grand-Ours vis-à-vis des Utahs ? interrogea Great-Shatterhand. Les Yutes les considéreront-ils comme un ennemi ?

— Assurément !

— Alors, s'ils parvenaient à gagner le Lac d'Argent, tu courrais un grand danger ?

— Non.

— Sans doute crois-tu cela parce que les Timbabatchs sont avec toi là-haut et que tu attends l'arrivée imminente d'autres *braves ?*

— Non. Nintropan-Hauey ne compte jamais que sur lui-même. Mille Yutes ne sauraient lui inspirer la moindre crainte.

— Tu m'étonnes.

— Je n'ai qu'à lever la main pour anéantir tous les Yutes qui voudraient prendre d'assaut de Lac d'Argent.

— Hum ! murmura Great-Shatterhand. *Tous ?*

— Tu ne le crois pas ? C'est pourtant vrai. Les Visages-Pâles peuvent être très habiles, mais ils ne savent pas tout.

— Ils n'ont point cette prétention. Où est l'homme qui pourrait se vanter de tout savoir ? répliqua sentencieusement Great-Shatterhand. Me permets-tu d'essayer de deviner ton secret ?

— Oui. Je doute que tu y réussisses. Aujourd'hui, il ne reste plus que deux personnes qui le sachent : mon fils et moi.

— Je serai bientôt le troisième, fit le chasseur en souriant. Tu prétends donc être à même de tuer un millier d'Utahs en quelques instants ?

— Oui.

— S'ils se trouvaient dans ce cañon ?

— Oui.

— Ce prodige ne saurait être accompli par l'intervention des armes… Par l'air, peut-être ?

— Non.

— Par le feu ?

— Non plus.

— Bon ! Par l'eau, alors ?

— La pensée, de mon frère blanc est adroite, mais elle n'ira pas plus loin.

— On va voir. Où peux-tu trouver suffisamment d'eau pour tuer tant de gens ? Dans le lac, naturellement. Or, comme les Yutes n'iront point se noyer pour te faire plaisir, il faut que tu aies le moyen de conduire le lac vers eux, c'est-à-dire que tu disposes d'une digue qui retient les eaux et qu'il te suffise de lever une bonde pour que les flots inondent précipitamment le cañon. Me trompé-je ?

Grand-Ours ne put retenir un mouvement de profonde stupéfaction.

Mon frère blanc sait tout, dit-il. Mais saurait-il me dire encore comment je connais ce secret ?

— Par héritage.

— Et connaît-il la manière d'ouvrir la digue ?

— Si tu veux me permettre de faire les investigations nécessaires, je ne tarderai probablement guère à découvrir la combinaison.

— C'est là une permission qu'il m'est impossible de t'accorder. Mais pourrais-tu me dire pourquoi fut construite cette digue ?

Pour deux raisons. D'abord afin d'interdire l'entrée du Lac d'Argent aux ennemis. Les conquérants des régions méridionales venaient tous du nord. Ce grand cañon était la voie préférée des guerriers. La digue fut bâtie afin de le fermer et de pouvoir l'inonder à volonté. En second lieu, ce fut à cause du trésor…

Pour le coup, Grand-Ours sursauta.

— Le trésor ? interrompit-il en reculant d'un pas. Que sais-tu donc concernant le trésor ?

— Rien, mais je devine beaucoup. J'ai regardé le lac, ses rives, ses alentours et j'ai réfléchi. Je vais te communiquer le résultat de mes réflexions : avant la construction de la digue, il n'existait pas de lac là-haut. L'endroit qu'on dénomme aujourd'hui le « Lac d'Argent » n'était qu'une vallée profonde que traversaient les ruisseaux des montagnes avant de s'engouffrer en torrent dans cette gorge qu'ils creusèrent au cours des siècles. Autrefois, cette vallée et ses environs étaient peuplés par une riche nation. Après avoir longtemps et vaillamment combattu d'opiniâtres envahisseurs, elle se vit un beau jour obligée de songer à fuir, ne fût-ce que momentanément. Avant de partir, on enterra tous les objets précieux au fond de la vallée et la digue fut élevée pour barrer le torrent qui dégringolait au long de ce cañon. Ne trouvant plus d'issue, tous les ruisseaux des montagnes voisines se réunirent dans la vallée et ne tardèrent pas à former un vaste lac qui est l'invincible gardien de ta résidence et de l'immense trésor qu'elle contient…

— Tais-toi ! tais-toi ! interrompit vivement Grand-Ours ; autrement, tu serais capable de tout deviner. Ne fais plus aucune allusion au trésor, sinon tu me désobligerais. Ne parle que de la digue. Cette digue, je puis l'ouvrir et noyer des milliers d'Utahs dès qu'ils se trouveront assez haut dans ce cañon. Devrai-je le faire ? Nous pourrions tous remonter immédiatement au Lac d'Argent.

— Non, non ! s'écria Great-Shatterhand d'un ton horrifié. Nous possédons d'autres moyens de les vaincre. Avec nos armes et nos otages, sans doute parviendrons-nous à faire la paix avec les Yutes sans avoir besoin de les exterminer d'aussi cruelle façon.

Grand-Ours ne répondit rien. Par ses soins, les chefs yutes prisonniers des blancs avaient été enfermés dans l'île, à l'intérieur d'une sorte de cave existant sous la construction de briques qui représentait l'habitation de Nintropan-Hauey et de son fils. Et, comme il ne

pouvait être question d'emmener Hélène à la bataille ou de la laisser seule sur l'îlot, l'ingénieur Butler avait dû demeurer avec elle. Avec les captifs, ils étaient provisoirement les uniques habitants du Lac d'Argent.

Il pouvait y avoir une heure que les Yutes avaient disparu, lorsqu'un léger bruit de pas révéla leur nouvelle approche. Ils se précipitaient en masse entre les défenseurs cachés du défilé, quand la voix de Winnetou, auquel on laissait la direction du combat, commanda le feu. Cadavres et blessés s'entassèrent incontinent au milieu de la gorge. Avec d'horribles hurlements, les Utahs s'éclipsèrent derechef. Longue-Oreille poussa un cri et s'élança avec ses cinquante braves timbabatchs vers les monceaux de morts.

— Halte ! gronda Great-Shatterhand. Arrière ! Laissez ces cadavres en paix.

— Pourquoi ? questionna fièrement Longue-Oreille. Nous les avons vaincus. Leurs scalps nous appartiennent !

— Si tu oses toucher à un cheveu de ces corps, je te brûle la cervelle !

Longue-Oreille baissa le nez et réintégra sa cachette en grognant. Ses braves l'imitèrent. Des clameurs éclatèrent soudain au-delà de la ligne de défense tenue par les combattants du cañon. Dès que les Timbabatchs qui masquaient Great-Shatterhand s'étaient retirés, les Utahs d'avant-garde avaient reconnu le célèbre chasseur resté au milieu du défilé.

— Great-Shatterhand ! Great-Shatterhand ! hurlèrent plusieurs voix. Le fusil magique ! Le fusil magique !

Les Yutes restaient bouche bée. Ils ne pouvaient comprendre comment leur ancien captif se trouvait déjà au Lac d'Argent. Ils étaient pétrifiés d'étonnement. Au lieu de se garer, Great-Shatterhand s'avança intrépidement de leur côté.

— Venez chercher vos morts et vos blessés, guerriers yutes ! cria-t-il. Nous vous en faisons cadeau.

Un chef fit un pas en avant.

— Les Visages-Pâles vont tirer sur nous ! répondit-il.

— Non.

— Dis-tu la vérité ?

— Great-Shatterhand ne ment jamais !

Et, tournant le dos aux Utahs, le chasseur retourna vers son refuge.

Aussi étrange que cela puisse paraître, les Yutes s'approchèrent instantanément en nombre afin de ramasser leurs *braves* atteints par le feu de l'adversaire. Ils avaient confiance en la parole de Great-Shatterhand. En outre, les Peaux-Rouges considèrent comme une grande honte le fait d'abandonner des morts ou des blessés. Les Utahs relevèrent donc les corps épars au centre du défilé entre les deux rangées ennemies. Comme ils se retiraient en emportant les derniers cadavres, Great-Shatterhand se montra.

— Halte ! cria-t-il aux Yutes qui prenaient déjà la poudre d'escampette. Je veux vous parler. Personne ne vous fera de mal. Combien de chefs avez-vous encore dans vos rangs ?

— Quatre.

— Lequel est le plus important ?

— Nanap-Varrenton (Vieux-Tonnerre).

— Dites-lui que je désire m'entretenir avec lui. Il fera la moitié du chemin et moi l'autre moitié, de manière à nous rencontrer au milieu du parcours. Nous laisserons nos armes derrière nous.

Les Utahs s'éloignèrent pour revenir peu après.

— Nanap-Varrenton va venir avec les trois autres chefs.

— Bien je me ferai accompagner de deux chefs seulement. Nous partirons d'ici dès que nous les apercevrons marcher au milieu de la gorge.

Bientôt, les quatre chefs yutes se virent en face de Great-Shatterhand encadrés de Winnetou et de Great-Firehand. Les sept hommes se saluèrent en inclinant gravement la tête et s'assirent sur le sol vis-à-vis les uns des autres.

Quelques minutes s'écoulèrent. L'orgueil des Peaux-Rouges leur défendait de commencer

la conversation, et les blancs ne voulaient point entamer l'entretien. Tous auraient donc pu s'entre-regarder fort longtemps comme des chiens de faïence, si Nanap-Varrenton n'eût fini par perdre patience. Il se leva, redressa dignement son buste.

— Naguère, commença-t-il, quand le vaste monde appartenait encore aux fils du puissant Manitou, et qu'aucun Visage-Pâle n'avait encore...

— Un instant ! interrompit paisiblement Great-Shatterhand, si tu remontes au déluge, nous risquons fort de passer la nuit ici. Les Visages-Pâles ont l'habitude de mener leurs affaires rondement.

— Puisque c'est moi qui t'ai appelé, c'est à moi de t'apprendre ce que je désire de toi. J'ai dit ! *Howgh !*

Les quatre chefs s'entre-regardèrent sans répliquer.

— Tu m'as tout à l'heure désigné par mon nom, reprit Great-Shatterhand. C'est donc que tu me connais. Sais-tu aussi qui sont mes compagnons ?

— Oui. Le visage-Pâle est Great-Firehand, le célèbre *Westman*, et l'autre est Winnetou, le grand capitaine des Apaches.

— Par conséquent, tu dois également savoir que nous avons toujours été sincères amis des guerriers rouges. Nul Indien ne pourrait prétendre que nous l'ayons molesté à un moment quelconque. Au contraire, nous avons souvent pardonné quand nous aurions dû sévir. Alors, pourquoi nous combattez-vous ?

— Parce que vous êtes les amis de nos ennemis.

— Ce n'est pas vrai. Grand-Loup nous attaqua sans motif et tenta traîtreusement de nous prendre la vie à plusieurs reprises. Pour protéger notre existence, il nous fallut lutter contre les Utahs.

— Les Visages-Pâles tuèrent le vieux chef dans le Bois-de-l'Eau et prirent d'autres chefs et guerriers yutes pour les emmener en captivité.

— Parce que c'était indispensable pour nous sauver.

— Et maintenant, les Visages-Pâles combattent avec les Navajos et les Timbabatchs qui sont nos ennemis.

— C'est là un fait du hasard. Du reste, ce n'est point pour combattre les Yutes que nous nous joignîmes aux Navajos et aux Timbabatchs, accidentellement rencontrés au Lac d'Argent, mais bien pour rétablir la paix entre eux tous.

— C'est la vengeance qu'il nous faut et non la paix.

— Soit ! Libre à vous de la refuser ; n'empêche que notre devoir nous commande de vous la proposer.

— Nous sommes les vainqueurs !

— Jusqu'ici, mais plus en ce moment. Nous savons que des criminels de race blanche vous ont fait beaucoup de mal ; mais les Yutes sont injustes en reportant leur haine sur des innocents. Nous ne leur avons jamais donné que des preuves d'amitié et ils ont maintes fois tenté de nous attacher au poteau de torture comme les méchants Visages-Pâles martyrisés dans la Vallée-des-Cerfs.

— Qui t'a raconté cela ?

— Personne. Nous avons enterré leurs cadavres.

— Tu as donc été dans la Vallée-des-Cerfs ?

— Oui. Nous étions parmi vous. Nous avons entendu ce que disaient les Utahs et vu ce qu'ils faisaient. Nous étions dans les arbres quand arrivèrent les Navajos et fûmes témoins de la façon dont ils furent repoussés.

— C'est impossible.

— Tu sais que je ne mens jamais. Interroge les chefs yutes qui commandaient alors la bataille.

— Ils ont disparu.

— Où.

— Comment le pourrions-nous savoir ?

— Furent-ils tués par les Navajos ?

— Non. Nous l'avions d'abord cru, mais leurs cadavres demeurèrent introuvables. Nous supposâmes ensuite que les Navajos les avaient

faits prisonniers et nous nous lançâmes à la poursuite de l'ennemi. Inutilement, les chefs yutes ne furent pas pris par les Navajos.

— Ils doivent pourtant être quelque part.

— Le Grand-Esprit les a emportés.

— Non. Le Grand-Esprit ne voudrait point s'encombrer d'hommes aussi traîtres et trompeurs que les chefs yutes. Il nous les a remis.

— Ta langue est fausse. Elle veut nous duper pour nous forcer à faire la paix.

— Ma langue ne sait dire que la vérité. Nous avons capturé les trois chefs yutes durant la nuit que nous passâmes dans la Vallée-des-Cerfs parmi les Utahs.

— Personne n'a vu les Visages-Pâles.

— N'empêche que les chefs yutes sont en notre pouvoir.

— Où sont-ils ? Au Lac d'Argent ?

— Tu en demandes trop long.

— Que veulent en faire les Visages-Pâles ?

— Consentez à conclure la paix avec les Navajos et les Timbabatchs, et nous vous les rendrons.

— Les Utahs ont également des prisonniers. Ils les échangeront contre les trois chefs. Homme pour homme.

— Un seul chef vaut au moins trente guerriers. Il faudrait donc que tu nous remettes en échange des trois capitaines yutes une centaine de guerriers navajos et tu ne les as pas. Fais donc la paix. Tu y trouveras plus d'avantages qu'à continuer de faire tuer tes *braves*.

— Tu oublies de mentionner le butin que nous récolterons.

— Ne te leurre pas d'une fausse illusion. Sans parler des Timbabatchs et des Navajos, nous sommes ici une cinquantaine de blancs parfaitement armés. Nous pouvons facilement vaincre les Utahs en gardant ce passage. Mon fusil magique se chargera de les abattre par dizaines ! Rares seront les Yutes qui reverront leur wigwam !

La physionomie du digne Vieux-Tonnerre se rembrunissait de minute en minute, il paraissait réfléchir profondément. Voyant qu'il ne répondait pas, Great-Shatterhand jugea utile de stimuler ses réflexions.

— Eh bien ? Décide-toi vite avant qu'il soit trop tard. Nous offrons à nos frères rouges une paix honorable. Les trois chefs leur seront rendus et nous les considérerons comme des amis. Cela ne vaut-il pas mieux que de faire exterminer les braves Utahs ? Vieux-Tonnerre ne répondit pas encore. Il réfléchissait toujours. Great-Shatterhand n'insista pas. Il savait que ses paroles avaient fortement impressionné le Peau-Rouge et attendait patiemment le résultat de ses méditations, mais Great-Firehand perdit soudain patience.

— Bah ! s'écria-t-il lorsqu'il fut las d'attendre inutilement la réponse de Vieux-Tonnerre. À quoi bon tant de palabres ? Que Nanap-Varrenton dise tout de suite s'il veut la guerre et qu'on en termine. Nous ne pouvons nous éterniser ici.

— Les chefs yutes ne peuvent répondre vite, répliqua Vieux-Tonnerre d'une voix tranchante. Il leur faut conférer avec les guerriers.

Il se leva. Les autres chefs en firent autant. Ils s'inclinèrent raidement la tête et s'éloignèrent.

La nuit arriva. On dut songer à poster des sentinelles en travers du cañon afin d'éviter toute surprise ennemie. Longue-Oreille s'offrit avec ses guerriers pour remplir cette tâche. Great-Shatterhand l'eût plus volontiers confiée à quelques gaillards de sa troupe, mais, ne voulant pas froisser davantage le chef timbabatch, il accepta son offre et lui désigna l'endroit où il devait se placer avec ses cinq *braves*, en lui recommandant de n'en point bouger.

Ceci fait, Great-Shatterhand s'en fut en reconnaissance. Il ne rentra dans son refuge qu'après s'être assuré que l'ennemi restait calme et se trouvait à respectable distance.

Longue-Oreille avait vu le chasseur s'éloigner, puis revenir. Il en voulut à Great-Shatterhand de ne pas lui avoir donné la mission d'épier les Utahs. Il se disait qu'un Peau-Rouge est meilleur éclaireur qu'un Visage-Pâle.

Comment prouver aux blancs que lui, Longue-Oreille, savait mieux déjouer les ruses indiennes que les Visages-Pâles ? Qui sait ? Peut-être les Yutes se préparaient-ils déjà à surprendre l'adversaire ? Longue-Oreille allait s'en assurer, il prouverait à Great-Firehand et aux autres qu'il valait la peine d'être traité avec respect.

Ayant ainsi réfléchi, Longue-Oreille s'étendit sur le sol et se prit à ramper au long d'une paroi du défilé vers les lignes yutes. Malheureusement, il manquait tant soit peu de légèreté. Une pierre se détacha tout à coup et roula avec un bruit sec.

Deux puissantes mains saisirent le cou de Longue-Oreille qui se débattit en vain dans les ténèbres. Il perdit connaissance.

En revenant à lui, il sentit un bâillon sur sa bouche. Ses jambes et ses bras étaient ligotés. Il gisait entre deux hommes tenant chacun la pointe d'un poignard au-dessus de sa poitrine nue.

Un troisième homme s'agenouillait auprès de sa tête.

Il remarqua le mouvement qui secouait le corps de Longue-Oreille et posa une main sur son crâne, disant à voix basse :

— Longue-Oreille se ranime. Nous l'avons reconnu, je suis Nanap-Varrenton. Si Longue-Oreille est intelligent, il ne lui sera fait aucun mal. S'il est bête, les couteaux s'enfonceront dans son cœur. S'il comprend mes paroles qu'il remue la tête pour répondre. Mes doigts sentiront son geste.

Longue-Oreille fit le signe demandé. Il se trouvait entre la vie et la mort et il décida incontinent de choisir la vie, en même temps que lui venait la pensée de se venger du dédain des Visages-Pâles.

— Que Longue-Oreille me fasse comprendre par un nouveau mouvement de sa tête s'il consent à s'entretenir avec moi à voix basse, reprit doucement Vieux-Tonnerre.

Longue-Oreille s'empressa de remuer son chef et son interlocuteur enleva vivement le bâillon qui l'empêchait d'ouvrir les lèvres.

— Si Longue-Oreille prononce une seule parole à voix haute, il mourra, déclara Vieux-Tonnerre. Mais, s'il veut bien être raisonnable et s'entendre avec Nanap-Varrenton, tout lui sera pardonné et il aura sa part du butin des Utahs.

Au mot de « butin », une pensée surgit en l'esprit du chef timbabatch. Il se rappela inopinément un fragment de conversation surpris alors que Grand-Ours et son fils s'entretenaient. Ah, oui ! Longue-Oreille aurait sa part du butin ! Et quelle part ! Et de quel butin !

— Vieux-Tonnerre devrait comprendre que je hais les Visages-Pâles, murmura-t-il. Je suis prêt à l'aider et venais le lui dire quand ses guerriers m'ont terrassé.

— Je veux exterminer les blancs et les deux « Ours », déclara Vieux-Tonnerre. Et toi ?

— Moi aussi. Cependant, je veux que mes *braves* soient tous épargnés.

— Je te le promets. Pourquoi étais-tu mon ennemi tantôt ?

— Parce que j'ignorais ce que je sais maintenant. Les Visages-Pâles m'ont tellement offensé, qu'il me faut leur sang.

— Peut-être cherches-tu à me tromper ?

— Non. Je suis sincère et ne tarderai guère à te prouver ma loyauté d'une façon qui te réjouira comme tu ne t'es jamais réjoui.

— Est-il vrai que les Visages-Pâles aient capturé nos chefs ?

— Oui. Je les ai vus de mes yeux.

— Alors, ces chiens doivent être en rapport avec l'Esprit malin ; autrement, ils n'eussent pu s'emparer de chefs yutes vivants. Où sont les capitaines des Utahs ?

— Dans la maison construite sur l'île du lac.

— Qui les garde ?

— Un Visage-Pâle et sa fille.

— Que me dis-tu ? Comment un seul homme et une jeune fille pourraient-ils retenir autant de braves guerriers ! Tu mens.

— Non. Tu devrais deviner que les Utahs sont garrottés.

— C'est juste ! Je te crois. Et combien de guerriers se trouvent aux abords du lac ?

— Pas un, répondit Longue-Oreille.

— Tu déraisonnes ! gronda Vieux-Tonnerre.

— Non ! Les Visages-Pâles et mes *braves* ont quitté les hauteurs pour entrer dans ce cañon et combattre les Yutes.

— Quelle imprudence ! Je ne puis te croire.

— Tu as tort. Les Visages-Pâles pensent qu'il t'est impossible de monter là-haut sans franchir la gorge qu'ils défendent. C'est pourquoi ils n'ont laissé personne aux environs du Lac d'Argent. Et, en effet, ni toi ni tes *braves* ne devez songer à passer entre les fusils des blancs. Mais je puis te montrer un autre chemin. Crois-tu maintenant en ma loyauté ?

— *Uff !* Où est ce sentier ?

— Plus en aval de ce cañon. Il faut en connaître l'entrée pour la remarquer. C'est une fente existant entre deux énormes colonnes de granit. Elle donne accès dans une gorge profonde et étroite d'où part un défilé par lequel on peut atteindre le lac. J'ai déjà suivi ce chemin à cheval en compagnie de Grand-Ours.

— Et tu es sûr que les alentours du lac sont complètement déserts.

— Certes. À moins que ne soient arrivés les deux cents Navajos qu'on attendait encore.

— Non, car ils seraient immédiatement allés rejoindre les Visages-Pâles. Combien de temps faut-il pour se rendre au lac par ton chemin ?

— Trois heures.

— C'est beaucoup !

— Peut-être ; mais tu deviendras ainsi maître de tous tes ennemis, tu délivreras les chefs yutes ainsi que leurs guerriers et tu recevras un butin énorme.

— Tous les chevaux et les armes des ennemis.

— Oui, sans compter l'or, l'argent, les pierres précieuses enfouies au fond du lac !

— Non. J'ai surpris le secret de Grand-Ours. Je sais qu'un immense trésor appartenant à une ancienne peuplade éteinte gît dans un souterrain qu'environne le lac. Écoute ! Là où s'étendent aujourd'hui les eaux, se trouvait jadis une vallée qu'habitait un peuple que des conquérants chassèrent.

Avant de fuir, il avait eu le temps de construire au centre de la vallée une tour géante en roc et en terre dont le sommet n'est autre que l'îlot qu'on aperçoit au milieu du Lac d'Argent. Un souterrain relie sous le lac l'entrée de la tour à celle de ce cañon qui est complètement barré par une digue qui retient l'eau et l'empêche de couler comme autrefois dans le cañon où nous sommes. Ce fut ainsi que tous les ruisseaux des montagnes finirent par submerger tout le fond de la vallée et à la changer en lac qui ne peut plus se déverser que vers le sud lorsqu'il est trop plein. L'accès du tunnel qui mène du dehors à l'intérieur de la cour est dissimulé par des pierres à côté de la digue. Au commencement de ce souterrain se trouvent plusieurs torches qu'on peut allumer pour s'éclairer. Il suffit de lever une bonde à l'intérieur de l'entrée du tunnel pour ouvrir la digue et faire engouffrer toute l'eau du lac au fond de ce cañon. Tout ce qui se trouverait alors dedans serait immédiatement détruit.

— *Uff !* Je vais noyer les Visages-Pâles ! déclara Vieux-Tonnerre.

— Je ne puis te le permettre, car tu ferais, également mourir tous les Timbabatchs.

— C'est vrai. N'importe. Si tu m'as dit la vérité, les Visages-Pâles sont perdus sans qu'il soit utile de submerger le cañon. Je saurai bientôt à quoi m'en tenir. Es-tu prêt à nous conduire là-haut ?

— Oui ; mais je désire savoir ce que tu m'accorderas au partage du butin.

— Je te le dirai dès que j'aurai acquis la certitude que tes affirmations sont exactes. Je vais te détacher et te faire donner un cheval. À ta moindre tentative de fuite, tu serais tué.

— Je n'ai point l'intention de fuir.

Vieux-Tonnerre s'empressa de lancer les ordres nécessaires. En moins de dix minutes,

tous les Yutes étaient en selle et déguerpissaient sans bruit du cañon. Ils ne tardèrent pas à gagner l'endroit d'où la troupe de Great-Firehand avait précédemment atteint la mine, puis le Lac d'Argent.

Il va sans dire que la chevauchée était encore plus ardue pendant la nuit que durant le jour, mais la lune brillait, de sorte que les Utahs, guidés sûrement par Longue-Oreille, arrivèrent sans encombre à bon port. Ils firent halte au bout de trois heures de marche à la lisière du bois environnant le lac.

Vieux-Tonnerre expédia trois de ses *braves* en reconnaissance. Il pouvait y avoir cinq minutes qu'ils s'étaient éloignés, lorsque deux coups de feu éclatèrent successivement. Les trois Yutes ne tardèrent pas à réapparaître auprès de Vieux-Tonnerre. Deux d'entre eux portaient le troisième qui était mort !

— Les Visages-Pâles ne sont plus dans le cañon, annoncèrent-ils. Ils sont postés au bout du sentier qui mène au lac et ont tiré sur nous. Notre frère est tombé. Il avait eu l'imprudence de s'exposer aux rayons lunaires.

Cette nouvelle suscita les soupçons de Vieux-Tonnerre à l'égard de Longue-Oreille. Il se figurait que ce dernier avait conduit les Utahs dans un guet-apens préparé par les blancs.

— Tu m'as trompé, lui dit-il. Tu vas mourir.

— Non, riposta Longue-Oreille. Écoute-moi et tu reconnaîtras bientôt que je mérite ta confiance. Les Visages-Pâles se trouvant très inférieurs en nombre aux Yutes, auront craint de rester dans les ténèbres du cañon et sont retournés près du lac où ils se croyaient absolument à l'abri de vos attaques. Il ne faut pas songer à tomber sur eux de front, mais nous allons leur jouer un bon tour en les prenant par l'arrière. L'entrée du souterrain est à quelques pas d'ici. Il faut la déboucher, pénétrer dans le tunnel, allumer des torches et gagner le bas de la tour d'où nous sortirons par le faîte de l'île puis nous traverserons le lac en pirogues et vaincrons facilement l'ennemi, d'autant plus que je commanderai à mes Timbabatchs d'abandonner les blancs pour nous aider à les défaire.

— Bon ! La moitié des Yutes garderont cette issue. Les autres nous suivront. Marche !

Les chevaux furent rassemblés et confiés aux Utahs qui demeuraient devant le bois. Les autres guerriers défilèrent derrière Longue-Oreille et Vieux-Tonnerre.

— Là ! murmura le chef Timbabatch en s'arrêtant devant un monceau de pierres s'élevant là où commençait le cañon, en aval duquel s'était postée la veille la troupe de Great-Firehand afin d'en interdire l'accès aux Utahs, c'est d'ici que part le souterrain. Il faut écarter ces pierres qui en masquent l'orifice.

Les Yutes se mirent prestement à l'œuvre et ne tardèrent pas à voir un trou sombre d'environ soixante centimètres de largeur sur un mètre de hauteur dont ils franchirent tous le seuil à la suite de Longue-Oreille qui avait vivement allumé une des nombreuses torches en suif de buffle entassées à l'entrée du tunnel.

Après une marche rapide de huit ou dix minutes, Longue-Oreille, Vieux-Tonnerre et les premiers Yutes de la colonne se virent dans une vaste cave, dont les murailles étaient garnies de nombreux paquets enveloppés de nattes.

— Ce doit être le premier étage de la tour, déclara Longue-Oreille à Vieux-Tonnerre. Ces paquets renferment probablement le trésor dont je t'ai parlé. Veux-tu voir ?

— Oui, acquiesça le vieux chef. Mais il ne faut pas s'attarder ici longtemps. Je tiens à me rendre promptement sur l'île. Nous aurons ultérieurement assez de temps pour examiner le trésor.

Longue-Oreille défit un paquet au hasard et exhiba en un clin d'œil plusieurs vases, divers récipients, une idole en or massif. Le tout représentait une véritable fortune. Des hommes de race blanche eussent poussé des cris de joie ; les Peaux-Rouges contemplaient ces merveilles d'un air indifférent. La natte fut étendue sur les objets déballés et Longue-Oreille se dirigea vers une échelle menant à l'ouverture de l'étage supérieur.

Il posait le pied sur un échelon, quand un cri d'effroi lui fit tourner la tête. Il poussa une exclamation d'horreur. L'eau débouchait à flots du souterrain où cheminaient encore des Utahs et s'engouffrait dans la vaste salle du trésor avec une rapidité vertigineuse. Longue-Oreille escalada précipitamment l'échelle. Il arrivait au milieu, lorsque Vieux-Tonnerre le saisit par la jambe.

— Donne-moi le flambeau et laisse-moi passer le premier, ordonna-t-il.

Craignant de dégringoler au fond de la cave qu'inondait le flux et que remplissaient les Yutes affolés dont plusieurs étaient déjà noyés, Longue-Oreille agrippa frénétiquement le plancher de la pièce où s'appuyait le haut de l'échelle.

— Lâche-moi ! commanda-t-il à Vieux-Tonnerre, sinon je flanque le flambeau à l'eau et vous périrez tous.

— C'est bon ! grogna l'autre en desserrant son étreinte. Grimpe donc en avant, chien ! Je saurai plus tard châtier ton insolence !

Longue-Oreille se hissa au travers de l'ouverture carrée donnant accès à une chambre aussi spacieuse que celle du dessous. Vieux-Tonnerre le suivait de près.

La menace de ce dernier résonna lugubrement à l'ouïe du Timbabatch. Une brève vision lui fit entrevoir le poteau de torture et son scalp suspendu à la ceinture de Vieux-Tonnerre. Sa résolution fut vite prise : on n'a plus rien à redouter d'un ennemi mort… À peine hors du trou, il se redressa et leva le pied.

— Tu m'as appelé chien et veux te venger de moi ! s'écria-t-il. C'est toi qui n'es qu'un chien et tu vas recevoir le sort que mérite un chien. Rentre donc dans l'eau.

D'un magistral coup de pied en pleine face, il envoya Vieux-Tonnerre rejoindre au sein des flots tumultueux les quelques Yutes encore vivants qui se débattaient désespérément pour échapper au trépas. Un Utah tenta d'escalader l'échelle. Longue-Oreille le traita comme Vieux-Tonnerre. Il agit de même envers un second, un troisième un quatrième… L'eau atteignait les échelons supérieurs… Encore quelques râles… puis Longue-Oreille ne perçut plus que de sinistres glouglous… Il survivait seul à l'irruption du flux.

Dans un coin de la salle se trouvait un escalier primitif fait d'un madrier qu'entamaient d'endroit en endroit de profondes entailles. Longue-Oreille ne songea plus qu'à la retraite. De marche en marche, il traversa vivement quelques autres étages. L'eau montait derrière lui. L'air se fit soudain moins pesant.

— Halte ! gronda inopinément une voix venant d'en haut. Reste en bas, autrement je t'envoie une balle ! Les Utahs ont voulu nous faire périr ; à présent, ils sont tous perdus et tu dois mourir comme les autres. Longue-Oreille reconnut la voix de Grand-Ours.

— Je ne suis pas yute ! répondit-il épouvanté. Ne me tue pas !

— Qui es-tu donc ?

— Ton fidèle ami, le chef des Timbabatchs.

— Ah ! Longue-Oreille ! Tu mérites la mort encore plus que les Utahs, car tu n'es qu'un vil traître.

— Non, non ! Tu te trompes !

— Non ! D'une façon que j'ignore, tu as surpris mon secret et tu l'as dévoilé aux Yutes. Tu périras comme eux !

— Non, non ! Je n'ai rien dévoilé ! gémit Longue-Oreille avec un effroi d'autant plus justifié qu'il baignait dans l'eau jusqu'aux genoux.

— Ne mens pas !

— Laisse-moi sortir ! Rappelle-toi que je fus toujours ton ami.

— Non. Tu resteras en bas !

L'organe de Great-Firehand résonna soudain.

— Ne sois pas impitoyable, Grand-Ours ! plaida le célèbre chasseur. Permets-lui de monter. Il ne s'est déjà déroulé que trop d'horreurs… Fais-lui grâce… Il confessera sa faute.

— Oui, oui ! s'écria la voix implorante de Longue-Oreille. Je dirai tout. L'eau m'arrive aux aisselles. Laisse-moi vite sortir !

— Soit ! acquiesça enfin Nintropan-Hauey. Je consens à épargner ta vie avec l'espoir que tu m'en seras reconnaissant.

— Oui, oui ! Ma gratitude n'aura pas de bornes. Je ferai tout ce que tu exigeras de moi.

— Bon ! Je veux bien croire en ta parole. Viens donc !

Longue-Oreille ne se le fit pas répéter deux fois. Jetant sa torche à l'eau, il se cramponna des deux mains à l'étroit escalier et émergea bientôt dans une des deux chambres dont se composait la maisonnette qui s'élevait sur l'îlot. Devant le foyer étaient assis Great-Shatterhand et Great-Firehand. Grand-Ours ferma la trappe que venait de franchir le chef timbabatch. Épuisé par l'émotion, ce dernier s'affaissa près du feu, mais il se releva brusquement au bout de quelques secondes.

— Sortons d'ici ! fit-il d'une voix rauque. L'eau vient… elle va nous surprendre avant que nous ayons le temps de fuir !

— Ne te tourmente point, répondit Grand-Ours d'un ton calme. Nous ne courons ici aucun danger. Cette immense tour fut construite de façon que son sommet dépasse jours le niveau que peuvent atteindre les flots. Ils ont maintenant gagné leur point culminant. Tu n'as plus rien à craindre.

Reportons-nous ici à quelques heures plus tôt, afin d'apprendre comment les Utahs avaient été pris au piège.

Il pouvait y avoir une heure que Great-Shatterhand, après la furtive exploration dont s'était tant froissé Longue-Oreille, se reposait dans sa cachette, lorsque l'idée lui vint de jeter un coup d'œil aux sentinelles et de leur offrir de les relever.

Assez surpris de ne pas retrouver Longue-Oreille à son poste, il interrogea un Timbabatch placé un peu plus loin.

— Où est ton chef ?

— Il rampe du côté des Utahs et n'est pas revenu.

— Depuis combien de temps est-il parti ?

— Voici près d'une heure.

— Dans ce cas-là, il doit être arrivé un accident. Je vais aller voir.

Great-Shatterhand se glissa vers les lignes yutes. Grand fut son étonnement de ne découvrir personne. S'étant empressé de retourner chercher Great-Firehand et Winnetou. les trois hommes se mirent en devoir de descendre une longue distance en aval du cañon afin de l'explorer. Il n'y dénichèrent, bien entendu, ni Yutes, ni Longue-Oreille. Désagréablement impressionnés, ils rejoignirent leur troupe et informèrent Grand-Ours de ce qui se passait.

— Les Utahs auront capturé Longue-Oreille déclara Nintropan-Hauey. Il fut trop téméraire et doit être considéré comme perdu.

— Et nous devons être en danger, remarqua pensivement Great-Shatterhand. Longue-Oreille ne m'inspire qu'une fort médiocre confiance. Pour sauver sa vie, il n'hésiterait guère à nous trahir. Sais-tu, Grand-Ours, s'il connaît parfaitement la région du Lac d'Argent ?

— Certes. Il a chevauché avec moi au long du chemin secret.

— Diable ! S'il en est ainsi, Longue-Oreille doit y avoir conduit les Utahs. C'est pourquoi ils ont déserté le cañon. Hâtons-nous de remonter au Lac d'Argent et de nous préparer à faire face à toute éventualité.

Une heure plus tard environ, toutes les dispositions étaient prises pour barrer aux Yutes le second passage donnant accès au lac. Il ne restait plus qu'à attendre patiemment l'ennemi. Watson, qui cherchait depuis longtemps l'occasion de s'entretenir avec Grand-Ours, profita du répit pour s'approcher de lui.

— J'ai connu ton père Ikhatchi-Tatli et l'ai soigné pendant sa dernière maladie avec un autre Visage-Pâle, lui dit-il. C'est nous qui l'avons enterré. Le sais-tu ?

— Je sais, en effet, répondit Grand-Ours, que deux frères blancs passèrent un hiver avec le vénérable père et le soignèrent comme des fils aimants et respectueux. Ikhatshi-Tatli traça des signes avant de partir chez Manitou pour me recommander les deux Visages-Pâles, mais ils n'étaient plus au Lac d'Argent quand je pus y revenir et je ne connais pas leurs noms.

— Je m'appelle Watson, répliqua l'ancien contremaître de la voie ferrée de Shéridan. Le camarade qui s'occupa avec moi d'Ikhatchi-Tatli n'est plus de ce monde. En reconnaissance de nos soins, ton père nous fit un cadeau avant d'expirer.

— Je le sais, fit laconiquement Nintropan-Hauey.

— Ce cadeau, poursuivit Watson, c'était la révélation d'un secret concernant un trésor enfoui au fond du Lac d'Argent.

— Oui, fit Grand-Ours de sa voix calme. Mais le vénérable père était alors affaibli par l'âge et la maladie, autrement il n'eût point révélé le secret qui n'appartient qu'à Nintropan-Hauey et à son fils.

— Alors, selon toi, je n'ai pas le droit de t'en parler ?

— Je ne puis te le défendre.

— Ton père nous remit un plan du lieu où gisait le trésor.

— Il ne saurait te servir. J'ai changé le trésor de place.

— Et tu ne veux pas me dire où il se trouve ?

— Non.

— Tu es moins reconnaissant que ton père.

— Je fais mon devoir, mais n'oublie point que mon frère blanc adoucit les derniers moments du vénérable père. Tu dois renoncer au trésor, n'empêche que je suis tout prêt à t'accorder n'importe quelle autre récompense susceptible de te faire plaisir qu'il serait en mon pouvoir de t'octroyer.

— Parles-tu sérieusement ? questionna Great-Firehand.

— Certes. Mes paroles sont toujours l'exacte expression de ma pensée.

— S'il en est ainsi, je vais t'adresser une requête à la place de notre camarade Watson.

— Bien !

— Peux-tu me dire à qui appartiennent la vallée et le Lac d'Argent ?

— À moi. Je les ai conquis aux Timbabatchs et les léguerai à mon fils.

— Pourrais-tu prouver tes droits ?

— Oui. Les Peaux-Rouges se contentent d'une parole loyale, mais les Visages-Pâles exigent un papier couvert de caractères noirs. J'en fis donc préparer un que signèrent des chefs blancs. Il porte un gros cachet et atteste que toute la région du Lac d'Argent jusqu'à la base des montagnes qui la cernent est ma propriété. Je puis en faire ce que je veux.

— Et à qui appartient le grand bassin entouré de roc que nous avons traversé pour venir ici ?

— Aux Timbabatchs. Des chefs blancs vinrent un jour mesurer et dessiner toute la contrée, puis le Père Blanc de Washington (le président des États-Unis) signa un papier déclarant qu'elle appartenait aux Timbabatchs.

— Ceux-ci ont donc le droit de la vendre, de la louer ou de la donner si bon leur semble ?

— Oui. Nul ne saurait le leur interdire.

— Je désire acheter le grand bassin et ses alentours jusqu'au Lac d'Argent. Cela te déplairait-il ?

— Non. Les Timbabatchs sont libres de vendre une partie de leurs domaines, comme tu es libre de l'acheter. Ce n'est point mon affaire.

— C'est que nous deviendrons alors tes voisins et je tiens à savoir si ce voisinage ne te serait pas désagréable.

— Ah ! Tu n'achèterais pas le bassin pour toi seul ? Tous les Visages-Pâles demeureraient donc avec toi au fond des rochers ?

— Oui. Je voudrais acquérir tout le bassin et la partie qui je relie à ta propriété du Lac d'Argent par le cañon qui représente la seconde voie praticable pour atteindre ta vallée.

— Je crois deviner la pensée de mon frère blanc, fit tranquillement Grand-Ours. Si les Visages-Pâles choisissent un endroit dépourvu d'eau et d'herbe, c'est que la roche les intéresse et a de la valeur pour eux.

— C'est juste, repartit Great-Firehand, mais cette roche ne peut obtenir de valeur qu'autant qu'il nous sera possible de l'arroser. Et nous n'avons point d'eau.

— Que mes frères blancs en puisent dans le lac.

— C'est là, précisément, la requête que je voulais t'adresser.

— Que mes frères blancs en prennent autant qu'il leur en faudra.

— Me permettrais-tu de conduire cette eau dans le bassin au moyen de conduites ?

— Oui.

— Tu me vendras donc ce droit le prix que tu voudras ; je te paierai.

— Si mon frère blanc désire établir un papier devant les chefs des Visages-Pâles, je veux bien, mais je n'accepterai pas d'argent. Grand-Ours fait un cadeau à ses frères blancs pour les dédommager de la perte du trésor, et mon frère Watson comme tous les Visages-Pâles de Great-Firehand devront faire le serment de ne jamais parler du trésor.

— Entendu ! déclara Great-Firehand. Tous mes camarades et moi, nous te ferons solennellement les promesses que tu dicteras. Deux coups de fusil interrompirent brusquement la conversation.

— Les Yutes ! fit Great-Shatterhand. Allons voir.

À peine avaient-ils fait quelques pas dans la direction du groupe posté dans le sentier, que tante Droll se campait devant eux dans l'obscurité vaguement éclairée par les rayons lunaires.

— Trois Yutes viennent de surgir, murmura-t-il. J'en ai touché un que les deux autres emportèrent précipitamment. Le gros de la troupe doit attendre à l'arrière.

Un quart d'heure s'écoula. Les Utahs ne bougeaient pas. Cela parut étrange à Winnetou qui s'éloigna subitement pour revenir près de Great-Shatterhand et de Grand-Ours au bout d'une dizaine de minutes.

— Les guerriers yutes se sont séparés, annonça-t-il. La moitié se trouve là-bas à gauche avec les chevaux, l'autre moitié s'est transportée à droite au commencement du cañon, puis disparut au travers d'un trou.

— Un trou ? demanda Grand-Ours d'une voix étranglée. Alors, ils connaissent mon souterrain et mon secret ! Comment l'ont-ils appris ? Je le saurai plus tard. Suivez-moi !

Escorté de Great-Shatterhand, de Great-Firehand et de Winnetou, il courut vers la digue et s'arrêta en face de l'ouverture béante.

— Les Yutes veulent gagner l'île pour nous attaquer dans le dos, déclara-t-il. Sans doute veulent-ils aussi s'emparer de mon trésor. Je me charge de faire échouer leurs desseins. Great-Shatterhand et Great-Firehand m'accompagneront, sur l'îlot. Winnetou restera ici. Je vais lui montrer quelque chose.

Ce disant, il entraînait l'Apache à côté de la digue où se trouvait posé un énorme fragment de rocher s'appuyant sur un mur composé de plus petites pierres disposées symétriquement. Ce fut le gigantesque morceau de roc que Grand-Ours désigna à Winnetou.

— Dès que mon frère verra un feu briller dans l'île, il voudra bien d'ici pousser cette grosse pierre qui roulera dans le lac, dit-il. Et mon frère n'oubliera pas de reculer très vite dès que le rocher commencera à rouler. Il n'aura pas peur s'il entend un formidable craquement.

— Pourquoi faut-il pousser la pierre dans l'eau ? questionna l'Apache.

— Mon frère l'apprendra plus tard. Je n'ai pas le temps maintenant de lui fournir d'explications.

Il tourna le dos à Winnetou et s'élança vers une pirogue avec Great-Shatterhand et Great-Firehand.

Dès que Grand-Ours eut atterri sur l'îlot, il se précipita à l'intérieur de sa maisonnette et

embrasa un tas de menu bois préparé dans l'âtre. Les flammes ne tardèrent pas à jaillir. Peu d'instants après, un bizarre roulement, presque immédiatement suivi d'un épouvantable craquement qui parut faire trembler l'île et l'habitation qu'elle portait, stupéfiait Great-Shatterhand et Great-Firehand.

— Qu'entend-on là ? demandèrent-ils simultanément à Grand-Ours.

— Rien ! répliqua tranquillement le Peau-Rouge. Les Utahs sont perdus, c'est tout ! Que mes frères blancs écoutent ! Les Yutes sont entrés dans la cave. Ils remuent ils vont essayer de monter… Il faut vite leur envoyer l'eau…

Il se jeta dehors, s'élança derrière la construction. Great-Shatterhand et Great-Firehand n'eurent pas le temps d'aller voir ce qu'il y faisait, car l'Indien réapparut presque tout de suite au seuil de sa demeure : Il tendit le bras vers un point du lac où venait de commencer à tournoyer un impétueux remous.

— Que mes frères regardent ! dit alors Grand-Ours. L'eau s'engouffre dans l'entonnoir que je viens d'ouvrir. Elle va bientôt emplir la cave.

— Ciel ! s'écria Great-Shatterhand. Tu veux noyer les Utahs entrés dans le souterrain ?

— Oui. Tous, tous… Pas un seul ne s'échappera !

— Horrible ! N'aurais-tu pu t'éviter de recourir à ce moyen extrême ?

— Non. Pas un d'eux ne doit sortir de la tour. Le secret surpris par les Utahs sera enterré en même temps qu'ils périront.

— Mais tu as détruit ta construction souterraine !

— C'est vrai, et elle ne pourra, plus jamais être rétablie. Le trésor qu'elle renferme est perdu pour les hommes, car les flots submergeront désormais tous les étages inférieurs de la tour. Rentrons !

Grand-Ours retourna à l'intérieur de sa maisonnette et souleva une dalle qui masquait une ouverture pratiquée dans le plancher. Allumant ensuite une torche, il éclaira le trou.

— Que, mes frères blancs voient, dit-il. L'eau monte très vite. Les Yutes se débattent.

— Mais que vont devenir nos otages enfermés dans le sous-sol de la pièce voisine ? interrogea Great-Shatterhand en frissonnant malgré lui à la pensée de l'affreux trépas qui surprenait les Utahs.

— Ils ne courent aucun danger pour le moment. Le mur est capable de résister longtemps à l'eau. Nous le ferons sortir un peu plus tard. Ah ! un homme s'est sauvé… il vient…

Cet homme n'était autre que Longue-Oreille. On sait comment Great-Firehand finit par obtenir de Grand-Ours qu'il lui laissât la vie.

Assis devant le feu, Longue-Oreille paraissait en proie à une invincible torpeur. Grand-Ours se chargea de le ranimer en tirant de sa ceinture un revolver dont il braqua le canon sur le traître.

— Maintenant, fit-il d'un ton menaçant que le chef des Timbabatchs veuille raconter comment il se trouvait avec les Yutes dans le souterrain secret. S'il ose mentir, je le tue. C'est toi qui as révélé aux Utahs l'entrée secrète ?

— Oui, avoua Longue-Oreille.

— Qui te la dévoila ?

— Toi-même.

— C'est faux !

— C'est vrai ! Je surpris involontairement un entretien que tu avais avec ton fils. J'étais assis à l'ombre d'un gros chêne. Tu vins t'installer à proximité en compagnie de Petit-Ours. Vous avez ensuite parlé de l'île, de votre trésor, du souterrain, de la digue avec laquelle on peut inonder le cañon… T'en souviens-tu ?

— Oui. Je croyais être seul avec Petit-Ours et Longue-Oreille aurait dû se montrer. Et pourquoi as-tu révélé mon secret aux Utahs ?

— Pour sauver ma vie. Ils me capturèrent alors que je les observais. Je leur parlai du chemin secret et de l'île parce qu'ils voulaient me tuer.

— Tu n'es qu'un lâche. Sans Great-Shatterhand, les Utahs nous auraient tous tués. As-tu remarqué les paquets rangés au fond de la cave.

— Oui.

— Ont-ils été ouverts ?

— Un seul le fut.

— Que contenait-il ?

— Des vases et une idole en or massif.

— Nul autre œil humain ne les reverra ! Dis-moi, à présent, que mérites-tu en châtiment de ta trahison ?

Longue-Oreille jugea prudent de ne rien répondre.

— La mort, dix fois la mort ! reprit Grand-Ours. Mais tu fus naguère mon ami et ces Visages-Pâles désirent t'épargner. Tu vivras donc si tu consens à m'accorder ce que je vais te demander.

— Qu'exiges-tu ?

— D'abord, il faut que tu me fasses le serment de ne souffler à âme qui vive le moindre mot au sujet de l'île et de ce qu'elle contient.

— Je suis prêt.

— Bon ! Je te dirai quand tu devras faire ce serment. Ensuite, je veux que tu te conformes aux désirs de Great-Firehand. Il veut demeurer avec les Visages-Pâles dans le bassin des rochers. Tu lui vendras tout l'emplacement qu'il te désignera, y compris le chemin qui le relie à mon domaine du Lac d'Argent.

— Je ne demande pas mieux. Le bassin n'a pour nous aucune utilité, car il n'y pousse point d'herbe pour nos chevaux.

— Quel prix en désires-tu ?

— Il faut que je m'entende d'abord avec les autres Timbabatchs.

— Ils te demanderont de leur dire ce qu'il faut exiger des Visages-Pâles en échange du bassin et c'est toi qui en fixeras le prix. Je vais donc t'exposer les conditions qu'il te faudra leur soumettre. Great-Firehand te donnera vingt fusils, vingt livres de poudre, dix couvertures, cinquante couteaux et trente livres de tabac. C'est raisonnable. Es-tu d'accord ?

— Oui, et je m'arrangerai de manière à obtenir le consentement des autres Timbabatchs.

— Bien ! Ensuite, il te faudra accompagner Great-Firehand avec des témoins chez les chefs des Visages-Pâles qui feront un papier. Pour te dédommager de ton dérangement, tu recevras un autre cadeau de Great-Firehand. C'est lui qui en fixera la valeur, selon tes mérites et la façon dont tu te comporteras. Tu vois que je protège tes intérêts et je veux espérer que tu sauras dorénavant me faire oublier ton infâme trahison. J'ai dit ! *Howgh !* Maintenant, appelle quelques-uns de tes guerriers pour faire sortir de leur prison les Yutes captifs de nos frères blancs.

L'aube commençait à blanchir. Les otages furent transportés dans un endroit du bois et Great-Shatterhand se dirigea vers la troupe yute demeurée à l'entrée du cañon. Dès qu'il fut à portée de voix, il appela un chef qui surgit aussitôt et s'avança vers le chasseur. Les deux hommes s'arrêtèrent l'un en face de l'autre.

— Sais-tu que nous avons emmené plusieurs chefs et guerriers yutes comme otages ? questionna Great-Shatterhand.

— Oui. Les Visages-Pâles prirent les plus célèbres chefs et guerriers des Utahs.

— Et saurais-tu me dire ce que sont devenus le chef et les guerriers qui s'introduisirent cette nuit dans le souterrain secret ?

— Je l'ignore. Nous les attendons encore.

— C'est inutile. Ils ne reviendront jamais. L'eau s'est engouffrée dans le souterrain et les a tous noyés à l'exception de Longue-Oreille. En outre, deux cents Navajos viennent d'arriver au Lac d'Argent. Ils voulaient tomber sur les Yutes et les tuer tous pour venger leurs braves. Nous avons pu les retenir. Assez de sang ! Ne songeons plus qu'à la paix ! Les otages refusent de croire que les Yutes périrent en grand nombre au fond du lac. L'un de vous doit immédiatement les convaincre de la vérité. S'ils refusent de faire la paix, nous devrons les mettre à mort d'ici une heure et nous décimerons les autres Utahs. Viens parler à tes frères.

— Great-Shatterhand ne voudrait point me tendre un piège, répondit l'Utah. J'ai confiance en toi. J'irai parler à mes frères et tu me permettras de revenir trouver mes braves.

— Naturellement ! acquiesça promptement Great-Shatterhand.

Les otages, y compris Grand-Loup, avaient été délivrés de leurs liens et se tenaient au milieu d'un cercle de gardes. Great-Shatterhand leur conduisit le chef yute chargé de les engager à accepter une paix honorable.

Assis en rond, les Yutes palabrèrent longuement et finirent par se décider à enterrer de nouveau les haches de guerre.

Une chasse générale, qui se prolongea tout l'après-midi, scella le pacte. Elle fut suivie d'un festin monstre qui dura une partie de la nuit, de sorte que la journée du lendemain dut être consacrée entièrement au sommeil. Douze heures plus tard, les Peaux-Rouges se séparèrent. Les Yutes reprirent le chemin du nord et les Navajos celui du sud. Les Timbabatchs retournèrent également dans leurs wigwams avec Longue-Oreille. Mais ce dernier revint le troisième jour après son départ. Il rapportait à Great-Firehand le consentement de sa tribu à la vente du bassin et du chemin rocheux. Moins d'une semaine après ces événements, Great-Firehand, Grand-Ours, tante Droll et Longue-Oreille se dirigeaient vers Filmore-City où fut établi le contrat de vente et d'achat par-devant notaire.

De son côté, tante Droll fit dresser l'acte de décès du trop fameux *cornel* Brinkley, afin de pouvoir toucher la prime promise par les détectives Harris et Blother pour la tête du criminel.

Great-Firehand fit l'acquisition des machines et tout l'attirail nécessaire à l'exploitation de la mine tant et si bien que la troupe se mettait énergiquement à l'œuvre moins de deux mois après le traité de paix passé avec les Indiens.

Huit années s'écoulèrent ainsi rapidement. Le placer de Great-Firehand avait depuis longtemps enrichi ses propriétaires, et tante Droll venait d'accomplir son quatrième voyage du Far-West en Normandie et *vice versa* sans parvenir à dénicher la ferme de ses rêves, quand une importante solennité réunit certain jour Visages-Pâles et Peaux-Rouges au sein de la vallée du Lac d'Argent où s'élevaient ça et là de jolies maisons qu'habitaient avec leurs familles plusieurs *rafters mariés*. On célébrait en grande pompe les noces d'Hélène et de Petit-Ours qui venait de décrocher son diplôme d'ingénieur des mines.

FIN

Le Volume qui paraîtra la semaine prochaine sera intitulé :

L'Île aux lingots

Imprimerie française H MATHON, Wiesbaden (Allemagne occupée)

Winnetou.fr remercie vivement Valérie COURSEAUX et Gilles FIHUE pour la mise à disposition du scan du fascicule « La Vallée des cerfs ». Grâce à leur contribution, les lecteurs pourront découvrir la première traduction du roman de Karl May « Le trésor du lac d'argent ».

Vous pourrez retrouver tous leurs documents en vente à l'adresse :
https://www.ebay.fr/sch/filoute76/m.html

05 octobre 2021

Le Volume 40 cent.

Collection d'Aventures

Le Volume 40 cent.

TITRES DES VOLUMES PARUS :

(Les Volumes dont les numéros ne figurent pas dans cette liste sont épuisés

231. *La Main Fatale* . . . . . A. ROMAGNY
232. *Les Trappeurs du Mississipi* A. ROMAGNY
233. *Les Pillards Mexicains* M. IDIERS
234. *La Machine infernale* . . M. IDIERS
235. *La Jonque sacrée* . . . . . M. IDIERS
236. *L'Ogre de la Tour Grise* . . J. ALEYRAC
237. *Les Démons blancs* . . . P. GALLIEN
238. *La Morne de la Pampa* . . . . P. GALLIEN
239. *La Caverne maudite* . . . . . E.-G. BREZOL
240. *Le Prince rouge* . . . . . E.-G. BREZOL
241. *Le Trou de l'Enfer* . . . . . X.
242. *Le Vaisseau Trésor* . . . . . O. MALAT
243. *Ralph, le Serpent* . . . . . O. MALAT
244. *Les Desperados* . . . . . M. SEVESTRE
245. *Robert Cernac, l'Intrépide* . A. MONJARDIN
246. *Le Capitaine Lucifer* . . . . G. CHOQUET
247. *Harry le Taureau Rouge* . . G. CHOQUET
248. *L'Homme au masque noir* . G. CHOQUET
249. *Le Cavalier fantastique* . . G. CHOQUET
250. *Les Chercheurs d'Ivoire* . . D. HERVEY
251. *La Montagne hantée* . . . . . D. HERVEY
252. *La Pierre de Lune* . . . . . D. HERVEY
253. *Le Château des Loups Rouges* J. ALEYRAC
254. *La Miséricorde d'Amaury* . A. ROMAGNY
255. *Les Brigands des Karpathes* A. ROMAGNY
256. *Spianagoba, Redresse-bosses* A. ROMAGNY
257. *Robert l'Enfant perdu* . . . . Albert PAJOL
258. *La Maison des Fous* . . . . . Albert PAJOL
259. *L'Explorateur Fantôme* . . . . G. CHOQUET
260. *Le Cratère du Diable* . . . . . G. CHOQUET
261. *Le Triomphe de l'Aile* . . . . G. CHOQUET
262. *Les Chevaliers de la Forêt* . J. ALEYRAC
263. *Le Spectre vivant* . . . . . J. ALEYRAC
264. *Les Négriers des Rivières du Sud* Pierre AGAY
265. *Prisonniers du roi d'Ebène* . . Pierre AGAY
266. *Le Marécage de l'Epouvante* Pierre AGAY
267. *Les Invisibles* . . . . . A. MONJARDIN
268. *Le Pont de la Fausse-Monnaie* A. MONJARDIN
269. *Le Miroir qui tue* . . . . . A. MONJARDIN
270. *Le Mystère de la Tour Eiffel* G. GUITTON
271. *Sous la griffe du Tigre* . . . . G. GUITTON
272. *Le Récit des Cannibales* . José MOSELLI
273. *Le Forçat Milliardaire* . . . José MOSELLI
274. *Les Compagnons de la Mort* J. MAHAN
275. *Le Pont des Cadavres* . J. MAHAN
276. *La Caverne aux Millions* . J. MAHAN
277. *Le Signe du Malheur* . . . . G. CHOQUET
278. *Le Contrepoison Mortels* . G. CHOQUET
279. *Le Maître du Monde* . . G. CHOQUET
280. *Le Vaisseau Aérien* . . . G. CHOQUET
281. *Justus Wise, detective* . . . . A. ROMAGNY
282. *La Chasse à l'Homme* . . . . A. ROMAGNY
283. *Le Courrier de Lyon* . . . . . J. ALEYRAC
284. *La Maison du Poivre de Cayenne* J. ALEYRAC
285. *L'Héritage de la Mendiante* M. MARIO
286. *Le Cabaret du Rat Blanc* M. MARIO
287. *Le Mystère des Ruines* D. RAMIERES
288. *Le Prisonnier du Souterrain* D. RAMIERES
289. *Les Petits Chanteurs des Rues* J. FABIEN
290. *Le Mystérieux Mage* . . . . J. FABIEN
291. *Au Milieu des Lions* . . . . . J. FABIEN
292. *Un Duel à l'Américaine* . . J. FABIEN
293. *La Sorcière Jaune* . . . . . J. FABIEN
294. *Kaleb, le Fakir* . . . . . J. FABIEN
295. *Les Hommes-Serpents* . . . . . J. FABIEN
296. *Perdus dans la Neige* . . . . . J. FABIEN
297. *Les Eclaireurs Rouges* . . . . . A. ROMAGNY
298. *L'Automobile Blindée* . . . . . A. ROMAGNY
299. *Les Champs d'Or de l'Uruba* . J. MOSELLI
300. *Les Cachots de la Faim* . J. MOSELLI
301. *L'Antre des Crabes Géants* . J. MOSELLI
302. *Le Poison des Vaudoux* . J. MOSELLI
303. *Les Esclaves de la Cité de l'Or* J. MOSELLI
304. *Le Trésorier du Bagne* . . . . J. MOSELLI
305. *Les Prisonniers de l'Océan* . J. MOSELLI
306. *La vengeance du Forçat* . . . J. MOSELLI
307. *Les Yeux d'acier* . . . . . P. ADAM
308. *Dans les Eaux polaires* . . . P. ADAM
309. *L'Ile Mécanique* . . . . . P. ADAM
310. *La Marche à la Navaja* . . . . P. ADAM
311. *Les Aventures de Coucou* . . G. CHOQUET
312. *Le Gouffre aux Serpents* . . G. CHOQUET
313. *Les « Cœurs-Sanglants »* . . . G. CHOQUET
314. *Thomas, Balle-Sûre* . . . . . G. CHOQUET
315. *Le Sachem des « Bonnets-Noirs »* G. CHOQUET
316. *La Ville Morte* . . . . . G. CHOQUET
317. *L'Empire de la Sierra* . . F. D'ARGELLES
318. *L'Automobile d'or* . . . . . F. D'ARGELLES
319. *Les Requins du Pacifique* . . . J. MOSELLI
320. *Le Trésor de l'Orpheline* . . . José MOSELLI
321. *Les Cannibales des Mers du Sud* J. MOSELLI
322. *La Justice des Requins* . José MOSELLI
323. *Pedro, le Tueur d'Hommes* . G. CHOQUET
324. *La Guerre dans la Prairie* . G. CHOQUET
325. *La Taverne des Chutes* . . . . G. CHOQUET
326. *Le Nain au Collier de Chien* . G. CHOQUET
327. *L'Agonie d'une Race* . . . . . G. CHOQUET
328. *Les Drames de l'Amazone* . . . G. CHOQUET
329. *Perdu dans la Forêt-Vierge* . . G. CHOQUET
330. *Le Château du Lac* . . . . . G. CHOQUET
331. *Brulheim, le Colosse Roux* . G. CHOQUET
332. *Dans les Ténèbres éternelles* . G. CHOQUET
333. *Au Pays de l'Epouvante* . . . G. CHOQUET
334. *Le Tour du Monde de Gaspard Bras-de-Fer* . . . . . M. MARIO
335. *Le Roi du Désert* . . . . . M. MARIO
336. *Au Cœur du Soudan* . . . . . M. MARIO
337. *La Maison des Bandits* . . . . M. MARIO
338. *Les Chiens Policiers* . . . . M. MARIO
339. *Les Naufrageurs de l'Air* . . . J. MOSELLI
340. *Les Espions de la Mer Jaune* J. MOSELLI
341. *La Prison Aérienne* . . . . . J. MOSELLI
342. *Les Etrangleurs de Batavia* . J. MOSELLI
343. *Le Désert de Boue* . . . . . J. MOSELLI
344. *Le Trésor du Planteur* . . . . M. MARIO
345. *La Vengeance du Pèlerin* . . M. MARIO
346. *Le Sultan du Massalit* . . . . M. MARIO
347. *La Perle de Sumba* . . J. de NAUSEROY.
348. *La Taverne de la « Couronne »* J. de NAUSEROY.
349. *La Barrière de Feu* . . . . . J. de NAUSEROY.
350. *Le Trésor du lac d'argent* . . . J. ALEYRAC
351. *Dans la Prairie « houleuse »* . J. ALEYRAC
352. *La Grande-Main-de-Feu* . . . . J. ALEYRAC
353. *Le Canon Nocturne* . . . . . J. ALEYRAC

Tous ces volumes sont expédiés *franco* à domicile sur demande, accompagnée d'un mandat et adressée à l'Administration, 3, rue de Rocroy, Paris (Xe). Ajouter au prix de chaque volume 15 centimes pour le port.